

**LA LITTÉRATURE**  
**CATHOLIQUE ET NATIONALE**

PAR  
LÉON GAUTIER.

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi  
– 2009 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

AU DOCTEUR A. FERRAND  
EN TÉMOIGNAGE  
DE MA SINCÈRE AFFECTION  
ET  
DE MA PROFONDE RECONNAISSANCE.



## LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE AVANT JÉSUS-CHRIST.

**R**ENOUVELER le programme de notre enseignement littéraire : telle est aujourd'hui la préoccupation de tous les bons esprits. On peut dire que la mode est aux nouveaux programmes, et rien ne nous semble plus légitime.

Si ces nouveautés menacent les fondements de notre foi, notre devoir est de nous en inquiéter, notre droit est de les combattre. A tous autres égards, ce n'est pas nous qui nous plaindrons de ce souffle de jeunesse, de ce vent frais, qui tout à coup a passé sur nos vieux collèges. Nous n'avons pas à nous prononcer ici sur la valeur de tous ces rajeunissements ; mais enfin nous nous réjouissons de penser que les rajeunissements ne sont pas impossibles parmi nous. C'est à nous, catholiques, de donner à notre enseignement la vraie jeunesse, la solide fraîcheur, la vie.

Il est tel vieux programme qui n'a point varié depuis trois cents ans ; des nuages de poussière s'en échappent dès qu'on y touche. Antiquités vénérables, mais qu'il ne faut plus compter au nombre des choses vivantes ! Créons un musée, s'il le faut, pour les programmes qui ont fait leur temps ; mais ne les imposons plus à la jeunesse de nos fils.

Au moment où nous écrivons ces lignes, quelque pauvre enfant, penché sur le plus ingrat des travaux, apprend « par cœur » les figures de rhétorique, exactement comme les enfants d'Athènes et de Rome les apprenaient il y a deux mille ans ! Et il y a encore dans nos collèges une classe qui s'appelle : la Rhétorique ! Tous les justes mépris que l'humanité a déversés sur ce mot et sur la chose qu'il exprime n'ont pas empêché le triomphe durable d'un usage aussi contraire à l'élévation des idées chrétiennes. Ce n'est pas la parole qu'on apprend à nos fils : ce ne sont trop souvent que les déguisements et l'hypocrisie de la parole. La rhétorique n'est pas autre chose.

En ce moment, quelque petite fille, d'une voix fraîche et charmante, récite les pages de ses *Éléments de mythologie* d'où toute critique est absente comme aussi toute beauté. L'ennui sort de ce

livre ridicule et odieux : il monte en vapeurs lourdes à la tête de nos enfants, qui ne saisiront jamais l'intérêt de ces mythes stupidement défigurés.

En ce moment même, des milliers d'enfants sont condamnés à ignorer toute l'antiquité, sauf l'histoire de deux peuples. Dans tous les temps qui ont précédé la venue du Réparateur, leurs pauvres yeux ne voient que la Grèce et Rome. Ils connaissent seulement le siècle de Périclès et celui d'Auguste. Mais ce serait provoquer leurs dédains que de leur parler de la littérature hébraïque et du grand siècle de David, de la littérature chrétienne et du grand siècle de saint Augustin. Infortunés que nous sommes ! Quel crime avons-nous commis pour mériter un tel châtimement ? Nous sortons du collège sans connaître la poésie de la Vérité. Nous en sortons persuadés le plus souvent que l'erreur seule a possédé ici-bas une littérature, et que la Vérité n'a jamais rencontré l'Art sur son chemin. Les auteurs de nos histoires littéraires s'empressent de sauter du siècle d'Auguste à celui de François 1<sup>er</sup>. En traversant les quinze siècles qui séparent ces deux paganismes, ils sont mal à l'aise, ils se hâtent, ils ont froid : « Nous sommes en plein christianisme ; donc, nous sommes en pleines ténèbres. » Et le moyen de concevoir qu'un chrétien puisse écrire proprement et selon les règles !

En ce moment même quelqu'un de nos enfants récite sans doute *le Lutrin* ou la Satire sur les embarras de Paris. Ces belles petites intelligences si vives, si fraîches, si ouvertes, c'est avec une parodie qu'on a le triste courage de faire leur éducation. La parodie qui est le dernier, le plus vil de tous les genres littéraires ; la parodie qui est l'amusement des vieux esprits et la marque des vieux siècles, on l'impose à des natures de quinze ans : ce doux printemps n'est pas épargné. Malgré tout l'effort des écoles nouvelles, il est encore plus d'un Manuel où l'on résume en ces quelques mots toute l'histoire de notre poésie antérieurement au quinzième siècle : « Avant Boileau, il y a eu Malherbe ; avant Malherbe il y a eu Villon ; avant Villon, c'était le chaos. » Et voilà trop souvent tout ce qu'ils savent de notre littérature nationale : ils la connaissent, alors seulement qu'elle n'est plus nationale. Je

me souviens de l'étonnement profond que j'éprouvai, de ma stupeur, quand, m'étant hasardé dans les *ombres* du moyen âge, je découvris un jour, qu'il y avait eu en ce temps-là une véritable littérature, toute chrétienne et toute française. Je marchais de surprise en surprise, de ravissement en ravissement ; je marchais les lèvres béantes, les yeux ravis, respirant à pleins poumons le parfum de ces fleurs sauvages, mais si odorantes, de la poésie de nos pères. Mais un jour surtout, je fus troublé jusque dans l'intime de mon âme et presque noyé dans mes larmes. Je venais de lire l'Iliade de la France, la *Chanson de Roland*.

Et maintenant, que conclure de tous ces exemples que nous pourrions multiplier ?

Nous en concluons, tout d'abord, que l'Histoire littéraire tient encore trop peu de place dans les programmes de notre enseignement secondaire, et même dans ceux de notre enseignement supérieur. La place qu'elle mériterait est mal à propos usurpée par les futilités de la rhétorique ou les mensonges de la mythologie. Il serait temps d'en finir avec ces vieilleries et de réaliser enfin le *Nova sint omnia*.

Dans ces nouveaux Cours d'histoire littéraire qu'il serait bon de créer, et près desquels s'empresserait la légitime curiosité de nos enfants, il serait nécessaire avant tout de déchirer, d'une main inexorable, les anciens programmes et de les remplacer par un nouveau plan.

Dans ce plan, la plus large place, la place d'honneur, serait réservée à la « littérature catholique ». Ce n'est pas sans quelque terreur que nous associons ces deux mots : nous passerons pour téméraire. Il y a depuis longtemps des cours de *littérature sacrée* dans un certain nombre de maisons d'éducation dont on ne saurait trop louer la persévérance et le courage. Il conviendrait peut-être de dilater encore davantage les proportions de ces cours ; d'entendre le mot *catholique* dans son acception la plus large ; de considérer enfin comme appartenant à « l'âme de l'Église » tous les poètes, tous les philosophes, tous les historiens de l'antiquité ou des temps modernes qui, en dehors de l'influence et de l'enseignement directs de l'Église, ont connu les

vérités naturelles et traditionnelles, les ont aimées, les ont traduites dans leurs œuvres. Et réellement, ils nous appartiennent à cause de cette communauté de nature et de traditions reçues : ils sont à nous, ils sont catholiques.

Il ne faudrait pas non plus regarder, comme étant uniquement de notre domaine, les seuls écrits où la religion a été exposée ou défendue. C'est ainsi que les épopées de la Grèce et celles de notre moyen âge appartiennent excellemment à la littérature catholique, à cause de ces magnifiques rayons que la vérité chrétienne a projetés sur elles et dont elles ont gardé la trace ineffaçable.

A nous, en un mot, tout ce qui est chrétien d'inspiration ; à nous, par conséquent, tous les chefs-d'œuvre, de tous les pays et de tous les temps, qu'il est possible de ramener par quelque côté à l'idée catholique. N'oublions pas que catholique signifie : universel.

Loin de nous seulement tout ce qui est païen, et dans la forme et dans le fond ; tout ce qui respire la révolte contre Dieu, contre Jésus-Christ, contre l'Église, contre ces trois termes de toute vérité ! Ces tristes monuments, fruits d'une collaboration active entre l'esprit de l'homme et l'enfer, pourront servir à celui qui entreprendra un jour d'écrire une histoire de la littérature antichrétienne, révoltée, satanique. Quant à nous, c'est l'histoire de la littérature catholique, humble et soumise, c'est cette histoire que nous voulons écrire. Ou plutôt, nous ne voulons pas entreprendre une œuvre tellement au-dessus de nos forces, et nous nous bornerons à une rapide esquisse. Tel est l'objet de ce travail.

## I.

**L**A première leçon du nouveau cours pourrait recevoir comme titre ces trois mots : *l'Art, la Parole, le Style*. Si, en effet, on ne comprend pas la valeur de ces trois termes, il est inutile de pousser plus loin une étude désormais sans valeur et sans but. On dit que, lorsque saint Jean voulut commencer son



Évangile, il monta sur les hauteurs ; on dit qu'il écrivit le premier chapitre de son livre, ou plutôt qu'il entonna le premier chant de son poème, alors seulement qu'il fut arrivé sur des faîtes voisins de la foudre. Essayons, avec notre faiblesse, d'imiter cette énergique ascension de saint Jean : montons sur les hauteurs immatérielles de la métaphysique et de la théologie pour écrire le premier chapitre de nôtre histoire littéraire. *Sursum corda, sursum mentes !*

« L'Art est l'expression sensible du Beau », et le Beau lui-même n'est que la splendeur souveraine du Vrai et du Bien. Or la Beauté, la Bonté et la Vérité suprêmes n'existent point par elles-mêmes, vaines abstractions suspendues comme des nuages entre la terre et le ciel : elles n'existent qu'en Dieu. Dieu, tel est le premier et le dernier mot de l'Art.

L'Art est l'imitation intelligente des belles œuvres de Dieu.

Mais comment l'Art exprime-t-il le Beau ? A l'aide de deux éléments. Premièrement à l'aide de certaines facultés de notre intelligence, et, secondement, à l'aide de certains organes de la perception extérieure.

La peinture, la sculpture, l'architecture n'existent que grâce à la collaboration de notre imagination et de nos yeux, auxquels la mémoire et le tact viennent parfois prêter leur concours qui n'est pas toujours nécessaire. La musique n'existe que grâce à l'entente cordiale de notre imagination et de notre mémoire avec l'organe de notre ouïe. La parole, enfin, a également recours à ce double élément de nos organes matériels et de nos facultés immatérielles. La *parole parlée* a besoin de l'ouïe, la *parole écrite* a besoin des yeux : l'une et l'autre ont leur point de départ dans notre imagination, dans notre mémoire, dans notre raisonnement.

Ce n'est pas sans dessein que nous insistons sur ces idées. Il est utile, il est nécessaire de proclamer que la Parole est un art au même titre que la musique ou la peinture. Le mot « littérature » dont nous sommes forcés de nous servir, est un des mots les plus barbares et les plus malheureux qu'on ait jamais créés. La Parole est le premier des arts. Comme les autres arts, elle exprime le Beau, et elle l'exprime sensiblement. Elle s'adresse à nos sens par

le son ou l'écriture. Mais, grâce à un étonnant et irrécusable privilège, elle peint, elle reproduit la pensée de l'homme ; sa pensée la plus intime, la plus métaphysique ; sa pensée sur le monde et sur Dieu. Par des procédés analogues, elle arrive à un but infiniment plus élevé. C'est le premier des arts, avons-nous dit : mais enfin, c'est un art.

L'Art lui-même, ainsi compris, ainsi dilaté, a sur cette terre un idéal, un but et une sanction qu'il nous faut déterminer, avant d'aborder ce domaine de la Parole où nous allons désormais nous renfermer.

L'idéal de l'Art, c'est Dieu ; c'est dans les œuvres de Dieu, tout ce que le péché n'a pas déformé, n'a pas enlaidi ; c'est la beauté sans défaut, c'est la lumière qui ne connaît pas d'ombres, c'est le monde tel qu'il était avant le crime originel, au sortir des mains de Dieu, alors que tout obéissait à l'homme, et que l'homme obéissait à Dieu.

Le but de l'Art, c'est de sauver le plus d'âmes possible.

La sanction de l'Art, c'est le jugement de Dieu : jugement terrible, épouvantable, qui, jusqu'à la consommation des siècles, ajoutera une nouvelle âcreté au châtement des artistes impies, toutes les fois qu'une âme sera perdue ici-bas par la lecture, l'audition ou la vue de leurs détestables ouvrages ; c'est le jugement de Dieu, tout miséricordieux et suave, qui, jusques à la fin des temps, ajoutera une nouvelle douceur à la récompense des artistes chrétiens, toutes les fois qu'une âme sera sauvée ici-bas par l'utile et austère beauté de leurs œuvres.

## II.

**L**A parole est un don de Dieu. C'est le miroir où Dieu a voulu que la pensée humaine se peignît et se reflêtât avec exactitude et lucidité. Dieu fait lui-même une si grande estime de la pensée de l'homme qu'il n'a pas voulu qu'elle restât invisible, sans action, sans influence extérieures. Dieu donc a pris la pensée de l'homme et lui a uni la parole : elles sont aussi indissolublement unies que l'âme et le corps ; elles ne forment

point deux choses séparées et distinctes, mais une seule puissance pleine d'unité et de vie. Sans doute, la pensée et l'âme peuvent subsister seules et vivre par elles-mêmes ; ainsi feront-elles après notre mort. Mais c'est un état presque anormal : la résurrection y mettra fin, en rendant notre corps à son âme, et à la pensée notre parole qui retentira immortellement dans les conversations et dans les chants du paradis.

Quelles sont l'origine, la nature intime et la traduction visible de la parole humaine ? Enfin quel est son but ? Autant de questions auxquelles nous allons essayer de répondre rapidement.

La parole vient de Dieu. Dès le premier instant de sa création et par la grâce de Dieu, l'homme pensa : il parla. La pensée humaine se refléta sur-le-champ dans le miroir de la parole.

Tel est, sur l'origine du langage, le système qui semble le mieux approprié au texte auguste de la Genèse.

Il est toutefois permis de croire, sans violer ce texte sacré, que Dieu laissa à l'homme une certaine initiative, un certain travail dans la formation de son langage.

Ce qu'il y a de certain, ce que ce langage est en rapport exact avec la création dont il est appelé à nommer tous les êtres ; c'est que chacun des mots qui le composent — sauf l'interjection et le pronom — est une sorte d'imitation ou de portrait de l'objet qu'il exprime ; c'est que rien ne fut ici laissé au hasard ; c'est que, ne pouvant peindre en un seul vocable, toutes les qualités de chacun des êtres qui l'entouraient, l'homme procéda par abstraction et peignit dans chaque mot une seule de ces qualités ; c'est que l'onomatopée joua un rôle important dans cette intelligente et féconde opération ; c'est que l'homme enfin parvint à nommer ainsi tous les êtres visibles et sensibles.

Restaient à nommer les êtres immatériels, et la difficulté pouvait ici sembler insurmontable, le problème insoluble ; Mais par une admirable loi, que trop peu d'esprits approfondissent, le monde physique est calqué sur le monde moral : il est en quelque sorte couché sur lui. Il n'y a pour ainsi parler, qu'un organisme pour la création invisible et pour la création matérielle. Une analogie constante est le lien qui unit entre eux les deux mondes

visible et spirituel. C'est ainsi qu'il y a une respiration intellectuelle, un aveuglement moral, une lumière et des ténèbres immatérielles.

Pour nommer les êtres qui ne tombent pas sous nos sens, l'homme n'a donc eu qu'à leur donner les noms des choses matérielles avec lesquelles ils ont le plus d'analogie. L'homme a procédé par comparaison. Il a dit, par exemple : « L'âme est analogue à un souffle, » et, retranchant tous les termes inutiles de la comparaison, il a appelé l'âme du même mot que le souffle lui-même : *ψυχή*, *spiritus*, esprit.

Dès lors il pouvait tout nommer dans l'univers entier ; et, de fait, il nomma tout. O science admirable de la linguistique qui est appelée à étudier chacune des paroles humaines, à en analyser tous les éléments, à y découvrir tout ce que l'intelligence de l'homme y a déposé de pensées ingénieuses, délicates, élevées !

Le style figuré n'est pas autre chose que l'emploi de ces comparaisons d'objets immatériels à des objets visibles.

La gloire de l'homme est de créer le plus possible de ces comparaisons : c'est de prendre les mots avec leur sens terrestre, matériel, vil, et de les élever jusqu'à un sens céleste, immatériel, sublime.

Voulez-vous suivre, à travers les temps, le progrès de l'intelligence humaine ? étudiez l'histoire du langage figuré.

### III.

QUELQUES mots sur la Poésie ne seront pas inutiles. On la confond généralement avec la versification : erreur déplorable, erreur funeste, dans laquelle il importe que nos jeunes gens ne tombent plus.

Nous pourrions ici appliquer à la Poésie une de ces définitions vagues qui ne vont pas au fond des choses ; nous pourrions dire avec Musset « qu'elle nous vient des cieux » et que « le monde l'entend et ne la parle pas », nous pourrions ajouter, avec un peu plus de précision, qu'elle est la forme enthousiaste de la parole

humaine. Mais il est préférable de l'analyser et de la définir d'une façon plus scientifique.

La Poésie est la création de nouvelles comparaisons, de nouvelles images pour désigner les êtres visibles ou spirituels. La Poésie est l'emploi continu de ce que, faute d'une expression plus nette, nous avons appelé le style figuré. C'est la transfiguration d'un certain nombre de mots qui ne désignaient auparavant que des êtres ou des opérations matériels, et auxquels la Poésie donne la force de peindre des opérations et des êtres immatériels.

La Poésie est cette langue qui crée sans cesse de nouvelles images où doit sans cesse éclater la Beauté qui est toujours nouvelle.

Cette Poésie, ainsi comprise, peut se passer et se passe en effet de la versification. Il y a plus de poésie dans vingt lignes de la légende de saint François d'Assise que dans toutes les œuvres réunies de Boileau, de Rousseau, de Voltaire.

Mais la versification est un auxiliaire utile. A l'élément *pictural*, la versification ajoute l'élément musical, et cet élément, ce sera la *mesure* dans le système des anciens ; ce sera le *rythme* dans le nôtre. Horace a dit : *Ut pictura poesis* : il n'a point dit toute la vérité. Il eût fallu ajouter : *Ut musica poesis*, et surtout proclamer que la Poésie est née de Dieu et qu'elle a pour mission spéciale de le glorifier, non seulement sur la terre, mais encore dans le ciel.

#### IV.

**T**ELLE est la nature de la parole humaine ; telle est en particulier celle de la poésie. Le but de notre langage est d'ailleurs le même que celui de l'Art : c'est avant tout de rendre hommage au Dieu éternel ; puis, de prouver à nos frères que nous les aimons, en nous rendant utiles à leurs âmes d'abord, et ensuite à leurs corps. C'est de persuader le bien et de dissuader le mal dans la famille à nos enfants, dans la patrie à nos concitoyens, dans la société à tous les hommes, dans l'Église à tous nos frères.

En deux mots, le but du langage, c'est la glorification de Dieu et le salut des hommes.

Quant à la loi de la parole, elle peut se résumer en deux lignes que nous devrions sans cesse avoir sous les yeux de notre entendement, quand nous avons l'honneur de tenir une plume :

« L'homme doit parler comme il pense ;  
il doit penser le vrai. »

Ces deux principes peuvent sans désavantage remplacer toutes les Rhétoriques du monde. Il nous reste à parler de la traduction visible de la parole. Cette traduction, c'est l'écriture.

L'écriture est un moyen plus ou moins ingénieux de faire comprendre, d'après un système de signes, que tel signe correspond à telle émission de voix (c'est le système *phonétique*), ou à telle idée (c'est le système *hiéroglyphique*).

Il est inutile d'ajouter ici que le système phonétique est de beaucoup le plus parfait et qui honore le plus l'entendement humain. Il n'est pas de découverte moderne qui se puisse comparer à l'invention de l'alphabet.

## V.

**L**E Style a été défini tout récemment avec autant de netteté que d'élévation. C'est l'expression, a-t-on dit, c'est l'explosion de la nature intime d'un être. Nous ajouterons avec l'auteur de cette définition, avec cet Ernest Hello qui a été l'un des plus hauts esprits de ce temps, et l'un des plus méconnus :

« César nous dira que son style est indiqué par le mot qu'il a dit, pendant la tempête, au pilote tremblant : « Que crains-tu ? tu portes César. » Sa parole, c'est l'affirmation de l'empire du monde qu'il attendait. Sa parole, ce sont les larmes qu'il versait à trente ans au souvenir d'Alexandre, déjà vainqueur à cet âge.

« Le style d'Homère est le premier mot de la prière de Priam : « Souviens-toi de ton père, Achille semblable aux dieux, de ton père faible et vieux comme je suis. » Cette parole renferme tout Homère : les dieux, la paternité, la vieillesse et l'épithète homérique elle-même : « Achille semblable aux dieux. »

« Le style de Bossuet, le voici : « Madame se meurt, Madame est morte. » Les grandeurs sociales et la mort à côté.

« Le style de Christophe Colomb est le signe de la croix tracé dans le brouillard de la pointe de son épée...

« La prière est le style humain par excellence, je veux dire l'expression de l'homme. La prière est à la fois le cri de la détresse et l'hymne de la gloire. Or, le cri de la détresse et l'hymne de la gloire, n'est-ce pas l'expression de l'homme ? N'est-ce pas le style humain ? Le style humain, c'est la réponse de l'homme à la parole qu'a entendue Moïse : « Je suis celui qui suis. » O vous qui êtes, écoutez donc, et exaucez<sup>1</sup>. »

## VI.

**N**OUS avons terminé les prolégomènes, les propylées de notre Cours. Il faut maintenant entrer *in medias res* et, tout d'abord, diviser nettement notre sujet.

Or, l'histoire du monde est évidemment partagée en deux parties, et comme en deux versants. C'est Jésus-Christ qui la partage ainsi. Il se tient au sommet de la montagne, dans la lumière et dans la gloire. Les générations qui l'ont précédé et celles qui l'ont suivi se tiennent sans se confondre à sa droite et à sa gauche, toutes ayant les yeux cloués sur lui, toutes soupirant vers lui, lui tendant leurs bras, lui envoyant leurs cœurs. Jésus-Christ est le centre des unes et des autres, de celles qui ont eu la consolation de l'attendre, et de celles qui ont la joie de le posséder. Il est le centre de l'histoire qui ne peut réellement se diviser qu'en deux grandes parties : « Avant et Après la nuit du *Gloria in excelsis*. »

Il en doit être exactement de même pour l'histoire littéraire. Avant Jésus-Christ les intelligences ont soupiré ; après Jésus-Christ, elles ont possédé. Elles soupiraient vers la Beauté ; elles la possèdent. Elles entrevoyaient la Vérité ; elles la voient à plein. Jésus est le centre de l'Histoire littéraire qui ne pourra jamais être divisée qu'en deux livres bien distincts : « Avant et après l'incarnation du Verbe. »

Ainsi diviserons-nous notre Histoire de la littérature catholique. La première partie sera consacrée aux siècles qui ont précédé le Calvaire ; la seconde à ceux qui ont suivi le dernier cri du libérateur : « Tout est consommé. »

---

<sup>1</sup> Le Strie, par Ernest Hello, p. 64, 65.

Nous faisons remonter jusqu'aux origines du monde l'origine de l'art et de la religion catholiques. Une telle *audace* ne surprendra plus personne. Le temps n'est plus où Fleury ne faisait commencer l'histoire de l'Église universelle qu'après l'ascension du Sauveur. L'Église est la société de Dieu avec lui-même, avec les anges et les hommes fidèles. D'après cette admirable définition, nous savons que l'histoire de l'Église a précédé celle du monde ; nous savons que, suivant l'énergique parole d'un grand théologien de notre temps, Adam a été le premier catholique romain ; nous savons que l'ancienne loi a été l'ébauche de la nouvelle et comme une autre Église ayant son sacerdoce, ses sacrifices, et ses sacrements même ; nous savons enfin qu'à l'âme de cette Église ont appartenu réellement tous ceux des Gentils qui ont précieusement conservé et entretenu dans leurs cœurs les restes précieux des vérités traditionnelles, avec ces vertus naturelles qui avaient échappé aux atteintes du paganisme envahisseur.

Ces mots de saint Épiphane : « L'Église catholique est le commencement de toutes choses, » Rohrbacher les avait choisis comme l'épigraphe d'un livre qui est aujourd'hui trop dédaigné : nous en voulons faire aussi l'épigraphe du nôtre. Et nous faisons commencer l'Histoire de la littérature catholique au sixième jour de la création, au moment même où la première parole jaillit des lèvres du premier homme.

Avant d'examiner les livres de l'homme, nous commencerons par étudier le livre de Dieu, la Bible. Il importe de ne pas être moins pieux que le poète païen : *A Deo principium*.

## VII.

CE n'est pas sans un profond sentiment de respect que le professeur prendra entre ses mains le saint livre de la Bible et l'ouvrira devant ses élèves. Il semble qu'une prière ne sera pas inutile, en ce moment véritablement solennel, pour élever les esprits du maître et des disciples. Au milieu d'un grand silence,



après avoir baisé les Écritures, le maître enfin commencera l'interprétation de cette incomparable littérature.

Il aura tout d'abord à parler des principales versions de l'Ancien Testament. Il ne faudra pas néanmoins descendre ici dans un détail aussi fastidieux pour le littérateur qu'il est nécessaire au théologien. Mais, quand on en viendra aux traductions françaises les plus voisines de notre temps, il conviendra d'être sévère. J'ai besoin d'une traduction originale, humblement audacieuse et vivante ; d'une traduction qui ne me voile pas la lumière et la chaleur de l'Orient, qui les laisse au contraire venir jusqu'à mes yeux, jusqu'à mon cœur. La Bible est un poème : laissez-lui la vivacité de ses images ; n'enveloppez pas, ne cachez pas cette vivacité dans les brouillards d'une traduction abstraite et prosaïque. Ne reculez pas devant la couleur locale. Si vous me transportez dans la Jérusalem de David, ne me faites pas voir une fausse Jérusalem avec des temples grecs et des maisons romaines. Que le traducteur soit archéologue : qu'il ait beaucoup lu, et surtout beaucoup voyagé. Et que je voie ma Jérusalem, ma vraie Jérusalem, avec la masse orientale de son temple, avec ses habitants vêtus à l'arabe, avec ses maisons sans toits, avec ses colonnes demi-égyptiennes et demi-phéniciennes, avec ses jardins. C'est là, me direz-vous, une qualité fort secondaire dans une traduction. Oui, sans doute, vous parlez en théologien, et vous avez mille fois raison. L'artiste ne doit pas raisonner comme vous : il demande l'image, le feu, la couleur, le mouvement, le style. Y a-t-il aujourd'hui une traduction qui lui donne tout ce qu'il demande ?

Après cette introduction nécessaire sur la langue et les versions de la Bible, il est temps d'aborder le livre en lui-même. On fera encore observer que l'inspiration divine, d'après la doctrine généralement reçue, atteint principalement le fond de la sainte Écriture, et que la liberté de la forme a été, dans une certaine mesure, laissée à chacun des écrivains sacrés. C'est ce qui nous permet de juger ces écrivains. Si Dieu était l'auteur responsable de leur style comme il est l'inspirateur de leur pensée, le devoir du critique chrétien serait uniquement de se mettre à genoux devant

le livre divin et de ne pas en faire l'objet de ses réflexions littéraires, qui seraient presque autant de sacrilèges.

Les livres de l'Ancien Testament se divisent fort naturellement en livres historiques, sapientiaux et prophétiques. La même division se retrouve aisément dans le Nouveau Testament où l'élément prophétique est représenté par l'Apocalypse, l'élément moral par les Épîtres, l'élément historique par les Évangiles et par les Actes. Remarquez la profonde beauté de ce plan des Écritures. Dieu parle : c'est avant tout pour être le législateur de l'homme ; c'est pour lui dire : « Voici ce que tu dois faire, et voilà ce qu'il te faut éviter ; » de là les livres législatifs et sapientiaux. Puis Dieu ajoute : « J'ai voulu, dans ton histoire, te montrer la sanction de ma loi dans le passé ; » de là les livres historiques. « Et j'ai écrit enfin ton histoire future, afin que tu connaisses par avance la sanction de ma loi dans l'avenir ; » de là les livres prophétiques.

Ouvrons d'abord les livres historiques ; mais n'oublions pas que nous ne sommes ici ni historiens, ni érudits, ni même apologistes. Nous n'avons à traiter ni la question d'authenticité, ni celle d'exactitude : nous sommes devant un objet d'art dont il faut faire admirer la beauté merveilleuse sans doute, mais quelquefois complexe ou secrète. Nous ferons donc un résumé rapide de toute l'histoire du peuple de Dieu en lisant d'une voix émue une traduction nouvelle, colorée, chaude, orientale, vivante, des plus magnifiques passages de nos saints Livres. Nous ne connaissons pas de plan qui soit à la fois plus simple et plus fécond. On ne dira point que la beauté de ces passages est conforme aux lois de la rhétorique païenne : on montrera qu'elle est conforme aux plus profonds, aux plus grands, aux plus généreux sentiments de notre âme. On fera ressortir la concision, la force, le nerf, et le lyrisme de l'histoire telle que les Hébreux l'ont comprise. Chacun des mots qui précèdent sera développé ; chacune des assertions qu'ils renferment sera prouvée par une suite de citations. On se gardera, autant que possible, de se servir des citations, fort vénérables d'ailleurs, qui traînent dans tous les *Manuels*, et l'on mettra en lumière les parties même de la Sainte-Écriture qu'une sorte de

conspiration a laissées dans les ténèbres. Dans un tel livre tout est bon, et le choix est aisé.

C'est ainsi, c'est d'après cette méthode que nous parcourrons toute l'histoire du peuple de Dieu depuis les ombrages de l'Éden témoins du péché originel, jusqu'à ces autres ombrages du bois des Oliviers, témoins de la réparation divine. Il était convenable, dirons-nous, il était nécessaire qu'il y eût une portion de l'espace où Dieu pût opérer le salut de l'humanité. Ce champ, cette portion réservée, c'est le peuple de Dieu. Israël a été « le temporel de la Vérité. » Là fut écrite la Loi, contre-pied des lois païennes ; là fut rendu à Dieu le seul culte dont il ait été honoré pendant quarante siècles ; là parurent les prophètes qui renversèrent en quelque sorte par leurs oracles les capitales du paganisme dans le vieux monde : Babylone, Tyr, Ninive, Rome. Le peuple Juif, dont il plaît à nos incrédules de méconnaître aujourd'hui le caractère, a été le camp de Dieu sur la terre pendant près de trois mille ans, l'armée du Saint-Esprit contre le mauvais Esprit, le boulevard de la vérité contre l'erreur, jusqu'au jour où Dieu s'incarna dans le sein de ce peuple depuis si longtemps préparé à le recevoir, et où il trouva, avec une longue suite d'ancêtres évidents une généalogie spirituelle, des doctrines qu'il n'avait qu'à compléter, un édifice dont il n'avait qu'à élever de ses mains puissantes, mais à élever jusqu'au ciel les murs construits par son Père.

Pour les livres sapientiaux, nous suivrons une autre voie : la morale est éternelle et ne peut par certains côtés, subir l'ordre chronologique. Nous exposerons dans un ordre logique tout ce que Dieu a révélé aux écrivains sacrés concernant nos devoirs envers Dieu, envers nos frères, envers nous-mêmes, Les citations se précipiteront encore plus nombreuses et plus ardentes sur nos lèvres. Il faut, il faut que la lumière de cette divine morale éclaire et remplisse agréablement les yeux des chrétiens ; il faut qu'elle éblouisse et renverse l'orgueil de l'incrédulité vaincue. Que de larmes dans nos yeux et dans ceux de nos auditeurs quand nous lisons quelques pages de l'*Ecclésiastique*, de ce livre qui, dans un ordre bien plus élevé, a été, si je puis ainsi parler, l'*Imitation de Jésus-Christ* de l'Ancien Testament. On devrait imprimer à part ce

chef-d'œuvre de la littérature divine ; on devrait, ainsi séparé des autres livres des saintes Lettres, le traduire en toutes les langues et le répandre à profusion, et il devrait avoir autant et plus d'éditions que l'*Imitation* elle-même, qui, après tout, est une œuvre humaine. Et que dire de la *Sagesse*, qu'il faudra comparer avec les plus beaux dialogues de Platon si l'on veut absolument faire pâlir, si l'on veut obscurcir entièrement l'œuvre du philosophe païen ? Et ce *Cantique des cantiques*, qui est l'œuvre d'un si divin amour ? Qui ne sait pas aimer ne comprendra jamais ce livre. Nous ne craignons pas de le lire, avec une prudence jalouse d'éviter tout ce qui peut effleurer la délicatesse des jeunes âmes ; nous le ferons passer sous les yeux de nos auditeurs tout revêtu de ses riches couleurs où se reflète l'Orient. Et à côté de ces pages célestes, pour montrer combien est légitime l'interprétation des catholiques qui ne veulent voir en ce livre que les transports de l'Église ou de l'âme humaine en présence du Sauveur Jésus, nous pourrons lire un certain nombre d'extraits de nos plus beaux livres mystiques. Il sera facile de le constater : rien ne ressemble plus aux soupirs du *Cantique* que les soupirs de ces âmes d'élite qui, depuis dix-huit cents ans, sont virginalement éprises de Jésus-Christ.

Il reste à parler des livres prophétiques. Il ne sera peut-être pas inutile de mêler ici un peu d'apologie, à notre exposition littéraire, et cette apologie consistera uniquement dans la constatation simple et brève de la réalisation de ces prophéties. Est-il besoin de s'étendre longtemps sur les éclatantes beautés de ces livres ? Qui louera jamais dignement le feu d'Isaïe, la rudesse d'Ézéchiël, l'élévation de Daniel, les pleurs de Jérémie ? Plus que jamais il faut abandonner ici la froide méthode des commentaires perpétuels. Il faut, lire.

Il sera bon cependant d'exposer les règles principales de la versification des Hébreux. Une partie des livres sapientiaux et prophétiques sont de vrais poèmes soumis aux lois d'une certaine prosodie qu'il serait honteux de ne pas connaître. Cette versification est le « parallélisme ». Comme nous aurons occasion de le développer ailleurs : « Le vers ou distique hébreu se compose communément de deux membres ou hémistiches se

correspondant mutuellement tant par l'analogie grammaticale des mots qu'ils contiennent que par leur sens respectif. » Rien n'est plus abstrait qu'une telle définition, et il vaut mieux ici citer quelques exemples : le premier nous donnera une idée du parallélisme synonymique, le second du parallélisme antithétique, et le troisième enfin du parallélisme continu :

La miséricorde	et la vertu	se sont rencontrées,
La justice	et la paix	se sont embrassées. (Ps. LXXXIV.)
Les coups de l'ami sont fidèles,		
Les baisers de l'ennemi sont perfides. (PROV., XXVII, 8.)		
Jéhovah, je t'ai imploré,		
Et tu m'as guéri. (Ps. XXX.)		

Avant d'abandonner l'examen, ou plutôt la lecture de l'Ancien Testament, avant de conduire dans un autre chemin nos auditeurs, ravis et confondus par tant de merveilles, encore tout émus et les yeux trempés de larmes, nous leur ferons voir, dans un résumé substantiel, dans un dernier tableau, l'étonnante unité de doctrine qui relie entre eux tous les livres de l'Ancien Testament. On choisira un point de morale — la doctrine sur la chasteté, par exemple, — et l'on montrera que, depuis la *Genèse* jusqu'à la *Sagesse*, les écrivains sacrés nous offrent, sur ce point spécial, exactement le même sentiment et la même doctrine. C'est une grande preuve de la véracité de la Bible et de la vérité de notre foi.

## VIII.

**D**ANS la première comme dans la seconde partie de cette Histoire de la *Littérature catholique*, nous ne parlons des œuvres de l'homme qu'après avoir considéré l'œuvre de Dieu. Nous venons de rendre aux saintes lettres l'hommage d'une étude humble et enthousiaste : nous nous trouvons maintenant en présence de ces livres d'origine humaine qui, sinon par leur valeur, du moins par leur nombre, sont le principal objet de ce travail. Il s'agit d'apporter, dans ce nouvel examen, un esprit de

méthode, un ordre d'autant plus nécessaire que nous avons devant nous d'innombrables ouvrages dont les auteurs ont vécu sous tous les cieus, ont parlé toutes les langues, se sont exercés dans tous les genres, ont illustré tous les temps. En outre, il est à désirer que cet ordre soit le même pour les siècles qui ont précédé Jésus-Christ et pour les temps qui l'ont suivi. C'est dans l'âme humaine, c'est dans ses facultés qu'il convient de chercher la base de notre classement.

Nous avons établi que l'Art a pour but le salut des âmes, et par conséquent l'ennoblissement progressif de toutes nos facultés intellectuelles, sensibles et morales. C'est ainsi que la Parole doit se proposer d'élever sans cesse notre entendement, notre sensibilité, notre mémoire, notre volonté surtout. Tous les genres littéraires, quels qu'ils soient, sont tenus à diriger dans la voie du bien cette dernière faculté qui s'appelle encore d'un nom magnifique : le libre arbitre, ou la liberté. Aux trois autres facultés, à leur développement, à leur éducation, sont consacrées trois classes d'œuvres intellectuelles, sont préposés trois ordres d'écrivains et de penseurs que nous aurons à étudier les uns après les autres : les Philosophes, les Historiens, les Poètes. Les philosophes forment notre intelligence, les poètes dirigent notre cœur, les historiens enfin déposent dans notre mémoire les annales de l'humanité, celles des peuples qui ont mérité de vivre, celles des peuples qui ont mérité de périr. Avant comme après Jésus-Christ, nous examinerons tour à tour les Philosophes, les Historiens, les Poètes.

Le dédain pour la philosophie est la marque d'un esprit vulgaire. A Dieu ne plaise que nous la fassions entrer en comparaison avec ces conversations directes entre Dieu et l'homme qui ont été la principale félicité de l'Éden primitif ; avec cette parole surtout, si divinement délicieuse, dont les montagnes de la Judée ont retenti, il y a plus de dix-huit cents ans, et qui, aujourd'hui encore, fait battre d'amour tant de millions de cœurs ! Nous savons que, dans le moment même où Platon hasardait une conjecture, le dernier des petits *pâtres* qui faisaient paître leurs troupeaux sur les coteaux voisins de Jérusalem possédait la

grande vérité tant cherchée par Socrate et par ses disciples. Autant de Juifs, autant de Platons, mais de Platons ne cherchant plus et ayant trouvé la vérité. Voilà ce que nous savons ; et cependant nous ne pouvons pas ne pas estimer la philosophie, quand cette honorable chercheuse, entourée de ténèbres et avide de lumière, interroge la conscience et la raison humaines, et quand y ayant trouvé quelques lambeaux de vérité naturelle, elle s'écrie humblement : *Εὗρηκα*, j'ai trouvé. Nous ne pouvons pas ne pas l'aimer quand elle salue, d'un œil jaloux et plein de larmes, la grande splendeur de la Révélation, cette lumière qu'avant Jésus-Christ les philosophes apercevaient bien loin, bien loin, ceux de l'Inde à l'occident, ceux de l'Europe à l'orient.

Voilà pourquoi tout ce que les philosophes ont réellement trouvé, ou plutôt *retrouvé* de vérité, nous appartient de droit et a sa place toute marquée dans l'histoire des lettres chrétiennes. Nous ouvrirons successivement, devant nos élèves, les livres des philosophes de l'Inde, de la Chine, de la Médie, de la Grèce et de Rome. Nous interrogerons les pierres de l'Assyrie et de l'Égypte, et nous les forcerons à parler. Dans toutes ces œuvres, nous prendrons tout ce qu'elles renferment de bien, de vrai, de beau, tout ce qu'elles présentent de conforme aux traditions originelles ; nous le lirons d'une voix frémissante, d'un cœur aimant ; nous l'admirerons et ne craignons pas de le faire admirer.

Nous n'oublierons pas surtout que l'histoire de la Vérité en dehors du peuple de Dieu peut se résumer en ces deux propositions qu'il faut, en cette partie de notre cours, ne pas perdre de vue un seul instant :

« Les traditions primitives se sont répandues chez tous les peuples.

Chez tous les peuples, elles se sont peu à peu corrompues et défigurées. »

Nous choisirons quelques exemples, qui prouveront jusqu'à l'évidence la seconde de ces propositions, et il sera bon de rabattre par là les prétentions d'une certaine philosophie ; mais nous avons pour mission d'insister principalement sur l'heureuse conservation, et non sur la corruption fatale de ces traditions qui

ont réellement été le trésor et la vie du monde ancien. Quelle joie de traverser toute l'antiquité avec cette noblesse d'intentions ! Nous fermerons les yeux devant tant de cruauté, tant de superstition, tant de débauche, et, pour tout dire, devant tant de ténèbres. Mais quand nous apercevrons un petit rayon de lumière, nous nous arrêterons joyeux, nous le saluerons, nous le reporterons pieusement au grand soleil de la vérité catholique.

C'est dans cet esprit que nous citerons les livres sacrés de tous les peuples de l'antiquité, les *Vedas* des Hindous, leurs *Brahmânas*, leurs *Purânas*, les lois de Manou et les *Sutras* Bouddhiques ; le *Zend-Avesta* dont l'antiquité est aujourd'hui si contestée, les *Kings* des Chinois, les *Rituels* de l'Égypte, les débris de Ninive. Et partout, sur ce chemin ténébreux, nous verrons éclater les traces lumineuses de la Vérité qui a passé partout, mais n'est restée qu'en Israël.

C'est dans cet esprit que nous ouvrirons également les livres philosophiques des anciens, ceux de Lao-Tseu et de Confucius chez les Chinois, ceux des Brahmanes et des Bouddhistes dans l'Inde, et tous les autres. Est-il besoin d'ajouter que la Grèce et Rome nous retiendront plus longtemps ? Nous ferons une longue halte dans Aristote et dans Platon, nous y prendrons notre repos. Nous ne manquerons pas de relever la méthode syllogistique, dont certains imprudents ont tenté de rabaisser la valeur. Quant aux doctrines de Platon, si on peut y voir avec Joseph de Maistre un « préface de l'Évangile », il faut avouer qu'on a peut-être trop vanté la théorie du *Logos* pour l'opposer à celle du Verbe dans saint Jean. D'aucuns ont voulu voir, dans le disciple qui a reposé sur le sein de Jésus, l'imitateur, presque le plagiaire de ce disciple qui avait reposé sur le sein de Socrate. Il ne sera pas inutile de réfuter cette calomnie et de montrer la doctrine du Verbe s'épanouissant plusieurs siècles avant Platon, dans plus d'un livre de l'Ancien Testament dont on essaie en vain de « moderniser » la date. Du reste, on proclamera que jamais soupirs vers la Vérité ne furent plus nobles que ceux de Platon. Ils ont tellement séduit les âmes que certains ont préféré ces soupirs à la Vérité même vers laquelle ils étaient jetés. Les beautés de Platon et celles de



Cicéron, qui est le plus grand de tous les platoniciens (quoiqu'il ait été un peu de toutes les écoles), ces beautés ont fermé certains yeux aux beautés mille fois plus pures, plus simples, plus vraies de l'Évangile. On en est venu à aimer jusqu'aux erreurs du philosophe grec qui a mérité par là d'être appelé « le patriarche de tous les hérétiques. » Aux esprits qui s'éprendraient d'un aussi périlleux amour pour le disciple de Socrate ou pour l'auteur des *Tusculanes*, il faut montrer, d'un doigt sévère, les innombrables pages où Platon et Cicéron ont servi d'interprètes aux doctrines les plus folles. Il faut surtout citer ces mots de l'Évangile qui s'appliquent si bien aux philosophes de l'antiquité : « *Ex fructibus eorum cognoscetis eos.* » Qu'ont produit, dans le monde ancien, les théories, les vaines théories d'un Platon et d'un Cicéron ? Ce monde a-t-il changé de face après la mort de ces grands hommes ? Hélas ! une si belle philosophie a pu consoler quelques âmes : elle n'a pas arrêté un seul instant la décadence de la société païenne. Un vertige épouvantable, châtement de tant d'erreurs et de tant de vices, poussait inexorablement cette société coupable aux derniers abîmes. Mais, sur le bord du précipice, l'humanité fut arrêtée par un homme dont la tête était couronnée d'épines, dont les mains étaient percées, dont les bras vainqueurs étaient couverts de sang. Ce n'était pas un philosophe.

## IX.

SI est vrai que la foi catholique a transporté toutes les sciences dans une région supérieure, cela est vrai surtout de l'histoire. Se peut-il imaginer rien de plus banal et de plus vain que l'histoire qui n'est pas animée du souffle catholique, qui n'est pas soulevée par lui jusqu'aux célestes hauteurs ? Bizarre assemblage de faits qui ne se relient pas entre eux et qui ne se relient à rien, l'histoire, chez les anciens qui ne connaissaient pas le Verbe incarné, l'histoire, chez les modernes qui ne veulent pas le reconnaître et le saluer, est trop souvent empreinte d'un caractère de petitesse qui fait mal, ou de folie qui révolte. Voyez les historiens de la Grèce et de Rome. Sauf quelques rares accents

où l'on devine un écho des révélations primitives, jamais ils ne sont tournés vers le ciel, jamais ils ne s'élèvent : ils rampent. Du reste, gens de phrase pour la plupart, gens de style et qui savent rendre agréable, par la forme, la pauvreté de leur fond. Salluste, Quinte-Curce, le bon Tite-Live lui-même, racontent de grandes choses avec un petit esprit. Tite-Live met dans la bouche de ses personnages tous les discours qu'il aurait voulu prononcer, s'il eût été en leur place ; c'est un merveilleux artiste qui crée tous les acteurs de son histoire à son image et ressemblance, qui peuple de rhéteurs une Rome bavarde qui n'exista jamais. Je fais volontiers une exception en faveur de Tacite : il y a un cœur qui bat dans le corps de ce vigoureux historien, mais ce n'est pas encore pour l'éternelle Vérité que sont ces honnêtes et nobles battements. Et cependant la grande lueur venait de se faire à l'Orient, et il y avait déjà plusieurs milliers de martyrs parmi ceux dont l'historien latin disait avec mépris : « On les nomme chrétiens. »

Entre le paganisme de l'antiquité et celui des historiens modernes, entre ces deux systèmes qui défigurent également et rapetissent l'histoire, l'histoire catholique apparaît. Nous avons ailleurs essayé d'en donner la définition. Elle nous semble toujours être « le récit des efforts de Dieu pour sauver tous les hommes et les amener au partage de son éternelle béatitude. » A quelle hauteur ne sommes-nous pas transportés ? O Tite-Live, ô Salluste, et vous, historiens de notre temps, l'entendez-vous ? L'histoire n'est pas l'agitation, sur un petit coin de terre qu'on appelle forum, de quelques citoyens passionnés pour de petites causes et bavards autant que petits. L'histoire n'est pas le récit des nobles aspirations et des exploits d'une seule race, dût-elle être, comme la celtique, favorisée des plus rares qualités du corps et de l'esprit. L'histoire n'est pas le tableau, à travers les siècles, du progrès de ce qu'on appelle le peuple. Pourquoi la restreindre à ces dernières classes seulement, que, lui seul d'ailleurs, le Christ libérateur a véritablement fait entrer dans la voie du progrès ? Encore une fois, l'histoire est le récit des efforts de Dieu pour sauver tous les hommes : c'est le tableau, à travers tous les temps, de la lutte engagée entre la puissance de Dieu qui veut nous

sauver et notre misérable liberté qui ne veut pas se laisser sauver ; entre le sang divin qui coule toujours et notre âme qui ne veut pas y être lavée ; c'est le récit éternellement attachant de la lutte du Saint-Esprit contre le mauvais Esprit, du Bien contre le Mal, du christianisme contre le paganisme, de la lumière contre la nuit. L'histoire, comprise de la sorte, est un grand drame dont la création est le premier acte, la chute le second, la réparation le troisième, et dont le dénouement sera l'éternelle douleur des réprouvés dans l'enfer ou l'éternelle félicité des élus dans le ciel.

C'est avec ces saines et grandes idées, que nous commencerons et poursuivrons l'examen des historiens de l'antiquité, leur appliquant d'ailleurs la même méthode qu'aux philosophes, lisant leurs pages les plus élevées, les plus chrétiennes ; laissant les autres dans l'ombre qu'elles méritent. Nous montrerons, d'ailleurs, d'après Klaproth, que la certitude historique n'a commencé que fort tard chez les Chinois, les Perses, les Arméniens, les Tibétains, les Arabes et les Turcs. L'Inde, qui a beaucoup de poètes et beaucoup de philosophes, n'a pas un historien digne de ce nom. M. Barthélemy Saint-Hilaire, traduisant exactement les idées de Max-Müller, a donné à cette affirmation la force d'un axiome. Il a même établi, d'après l'érudit Allemand, que les Hindous n'ont jamais eu et n'ont pas le sens historique. Et ce sont ces mêmes Hindous dont nous sommes les frères, nous qui avons à un si haut degré ce sens historique qu'on leur refuse ! Et les Sémites ont ce même sens à un degré de rare perfection, eux qui sont une race si profondément distincte de la race indo-européenne ! Que devient donc la théorie des races ? On s'y perd.

Restent les historiens grecs et latins. On montrera que la philosophie de l'histoire n'a été, chez les meilleurs, qu'un amour étroit de la patrie. L'amour de l'humanité n'a jamais éclairé une seule de ces intelligences, n'a jamais brûlé un de ces cœurs. Leurs annales ont de l'attrait : elles devaient émouvoir un Grec ou un Romain. Elles nous laissent charmés, mais froids. Le catholique cependant y constate souvent les exécutions sévères de la justice divine et s'attache par là à ces livres où jamais n'est prononcé le

vrai nom de son Dieu. C'est à ce point de vue surtout que l'on peut conseiller à un jeune chrétien la lecture des grands historiens de l'antiquité, et ce point de vue, après tout, n'est autre que celui de saint Augustin et de Bossuet.

## X.

IL n'y a réellement que trois façons d'être poète ; il n'y a que trois genres de poésie. L'homme est dominé par un grand souvenir historique ; mais, chez lui, ce souvenir est confus, il se mêle à la légende. C'est à une époque où l'histoire et le sens historique ne sont pas encore nés au sein de l'humanité. Placé devant son souvenir, l'homme veut le raconter, et le raconter avec cette fièvre, avec cette ardeur qui le brûlent. Il raconte, IL DIT : *Επω*, disaient les Grecs. C'est la poésie ÉPIQUE.

Mais l'homme trouve qu'il y a des longueurs dans ce récit de ses souvenirs légendaires. L'épopée ne frappe pas assez l'esprit mobile de l'humanité. Le poète alors essaie de reproduire l'action même ou les actions dont il avait entrepris le récit devenu insuffisant. S'il veut célébrer les héros de la guerre de Troie, il dit à quelqu'un : « Tu représenteras Agamemnon, » et à un autre : « Tu seras Oreste. » Il leur dit à tous les deux : « Vous allez dire et faire devant les autres hommes ce que probablement ont dit et fait le véritable. Agamemnon et le véritable Oreste. » Vous allez AGIR : *ὁράω*, disaient les Grecs. C'est la poésie DRAMATIQUE.

Cependant ces deux genres de poésie n'ont pas, suivant nous, été les plus anciens. Quand le premier homme ouvrit les yeux et que la douce lumière y entra pour la première fois ; quand il aperçut pour la première fois la magnificence des trois règnes ; quand il contempla cette incomparable fraîcheur de l'univers primitif, cette énergique végétation qu'aucun hiver n'avait encore entamée ni flétrie, ces fleuves, ces montagnes, ces bois qui semblaient encore porter la trace récente des doigts divins qui les avaient formés ; l'homme alors né pouvant contenir dans les limites de sa chair la prodigieuse admiration dont il était saisi, ouvrit les lèvres et entonna sans doute un cantique pour

rapporter à Dieu l'honneur de toute cette beauté, de toutes ces harmonies de la création. Les anciens ont rabaisé le chant de l'homme en ne le concevant qu'accompagné de la lyre. Et ce sont ces chants de louange, d'admiration, d'action de grâces qui forment ce qu'on est convenu d'appeler la poésie LYRIQUE.

Nous ne pouvons consentir à considérer comme un quatrième genre de poésie ce que des civilisations avancées ou à demi corrompues ont appelé : poésie *descriptive*. Il n'y a véritablement que la poésie lyrique qui est le chant de l'homme devant la nature et devant Dieu ; la poésie épique, qui est le récit légendaire et enthousiaste des grands souvenirs de l'humanité, et la poésie dramatique qui est la mise en action des grands faits qui ont donné naissance à ces souvenirs. Nous étudierons tour à tour ces trois genres chez tous les peuples qui ont précédé la venue du Réparateur.

L'épopée est par excellence la poésie des peuples qui n'ont pas d'histoire. Il faut bien se garder de confondre les véritables épopées, telles que le *Mahabharata* chez les Indiens, l'*Iliade* chez les Grecs, la *Chanson de Roland* chez nous, avec les fausses épopées, avec les épopées artificielles et d'imitation, telles que l'*Énéide* chez les Latins, ou la *Jérusalem délivrée*, et tant d'autres. Quel que puisse être le génie de Virgile, il n'a rien de véritablement épique. Il écrit d'une plume élégante, au milieu d'un monde plus que civilisé : il ne chante pas, il écrit. Il ne se formera pas près de lui une école de rhapsodes ou de jongleurs qui iront de ville en ville chanter quelque extrait de ses poèmes en les accompagnant de la lyre ou de la harpe. Ses œuvres resteront dans la bibliothèque des fins connaisseurs et ne descendront pas jusqu'au peuple pour lequel elles ne furent pas faites. L'*Iliade* a été la nourriture intellectuelle de tout un peuple pendant plusieurs siècles ; la *Chanson de Roland* et les poèmes de Guillaume d'Orange ont été le charme puissant de plusieurs générations françaises. Mais Virgile, le pur, l'admirable Virgile, n'est connu que des lettrés.

Nous nous arrêterons longuement devant Homère après avoir bien fait saisir les caractères de la véritable épopée. Nous parlerons de cette propagation des chants homériques par les

rapsodes, que nous comparerons à la propagation de nos chansons de geste et de nos romans par les jongleurs et les ménestrels. La versification du poète grec devra même nous retenir quelques instants. Nous montrerons que la *mesure* des Grecs et des Latins, le système des brèves et des longues n'est qu'un reste fort affaibli de la musique primitivement attachée à ces poèmes. Nous établirons qu'après avoir été une réalité chez les Grecs et les premiers Latins, cette versification, du temps d'Horace et de Virgile, n'était plus guère qu'un système de convention que l'on avait beaucoup de peine à concilier avec les exigences de l'accent tonique. Mais c'est à la poésie d'Homère, considérée en elle-même, que nous consacrerons une étude plus développée. Dans ces chants plus voisins de l'origine du monde, on retrouve plus visiblement les vestiges de la révélation primitive. Nous lirons, dans quelque bonne et chaude traduction, les passages les plus beaux, les plus vivants d'Homère, ceux surtout qui sont les plus catholiques dans l'acception que nous avons déjà donnée à ce mot. Nous ferons la même étude sur les épopées de l'Inde, et, immédiatement après, pour montrer quel progrès incalculable le Christianisme a fait faire à la poésie épique, après avoir lu dans la *Bhagavata-Purana* l'épisode de la mort de Suyadjna <sup>1</sup>, et dans l'*Illiade* celui de la mort d'Hector, nous ouvrirons notre *Chanson de Roland* et y lirons la mort du héros ; nous ouvrirons notre *Aliscans* et y lirons la détresse de Guillaume et la mort de l'enfant Vivien. Entre les deux épopées, entre celle du Paganisme et celle de l'Église, les larmes de nos auditeurs décideront.

Eschyle, chez les Grecs, est le vrai poète dramatique : il a écouté, il a entendu la voix des traditions originelles, et il les a fait entendre sur la scène. Il nous sera permis de comparer ici ce théâtre des Grecs, si profondément national, si profondément religieux, avec notre théâtre qui, depuis trois siècles, n'a presque plus rien de national et, à peu d'exceptions près, rien de religieux. Rendons cette comparaison plus vive par une image.

---

<sup>1</sup> Livre VII, p. 21-23 de la traduction de Rurnouf.

Représentons-nous la scène des Grecs en pierre et en marbre, ayant la mer pour horizon ; pour spectateurs, tout un peuple. Asseyons-nous sur ces bancs avec cette population frémissante. Quels sont ces personnages qui, soudain, paraissent sur la scène ? Ah ! je les reconnais : ce sont des Grecs, ce sont les héros de la patrie, et cet autel que j'aperçois est un véritable autel consacré aux dieux de la cité. Ces dieux sont faux, et je les abhorre ; et cependant je ne puis me défendre d'une certaine admiration pour un peuple qui sait être en même temps si religieux et si national. Maintenant, transportons-nous dans un de nos théâtres. Quel triste spectacle que celui de cette salle enfumée, de ces décors de carton, de ce ciel en méchante toile ! Avant que le drame ait commencé, j'éprouve un je ne sais quel malaise. Il commence. Je ne connais pas ces personnages, je ne connais pas cet Hector, cette Rodogune, ce Mithridate, ce Cid lui-même ? On me répondra que l'âme humaine est partout la même, et que sa peinture est faite pour nous intéresser toujours et partout. Mais est-ce que l'histoire de ma France n'était pas assez riche pour fournir d'autres sujets qui eussent parlé à mon cœur ? C'est une honte, que les grands tragiques de la France n'aient pas seulement soupçonné les gloires dramatiques de la patrie. Ils avaient Charlemagne, ils avaient Roland, ils avaient Jeanne d'Arc, et ils leur ont préféré

Agamemnon, Achille et Phèdre. Le peuple (même celui de Paris) ouvre les oreilles et ne comprend pas. Le peuple athénien comprenait son Eschyle et, en le comprenant, il se comprenait lui-même. Car c'était le même peuple qui vivait, les mêmes dieux qu'on adorait, les mêmes héros qu'on chantait, les mêmes idées, enfin, qu'on professait sur la scène et dans la cité. La Grèce tout entière était dans la grande âme d'Eschyle, dans celle de Sophocle, dans celle d'Euripide lui-même.

Nous lisons beaucoup d'Eschyle, un peu moins de Sophocle, beaucoup moins d'Euripide, et pas d'Aristophane. Si la joie est essentiellement chrétienne, rien n'est moins chrétien qu'une certaine gaieté des comiques. Les chrétiens aiment le rire et détestent la grimace.

Pindare, chez les Grecs, Horace, chez les Latins, ne représentent guère mieux la poésie lyrique dans sa primitive nature que l'*Énéide* ne représente l'antique et véritable poésie épique. Il faut louer le feu savant et les élans travaillés d'Horace, mais il les faut louer avec quelque mesure. Un psaume de David contient plus de poésie que tout Pindare et tout Horace. Cependant le poète grec est supérieur au latin. Il a un vigoureux amour de la patrie uni à une morale d'une incontestable élévation. Mais Horace lui-même n'est pas sans avoir été forcé durant sa vie à jeter quelques cris d'origine et de nature chrétienne. Ce débauché fut notamment contraint de constater le péché originel, lorsqu'un jour, après un bon repas, il s'écria : *Delicta majorum immeritus lues*. Et il y a aussi quelques éclairs dans ses vers qui nous font voir en cette âme corrompue un sincère amour de la patrie que d'autres poètes n'ont pas connu. Nous lirons quelques-unes de ses odes, et aussi ces fragments des *Métamorphoses* d'Ovide qui reproduisent avec une si singulière netteté les premiers chapitres de la Genèse, défigurés par trente siècles. Mais, pour nous donner une idée sincère de la poésie lyrique, nous remonterons plus haut. Et, tour à tour, nous lirons les hymnes de Vedas, celles du Zend-Avesta, celles des Égyptiens et les extraits orphiques. La vérité n'y est plus entière, mais quels riches fragments ! A ces magnifiques débris, on reconnaît encore les proportions et la beauté de la statue brisée. Oh ! les beaux bégayements de la mémoire humaine, se rappelant vaguement et essayant de chanter le Dieu des dieux ! Au-dessus de ces poèmes, il n'y a que celui de Dieu, il n'y a que la Bible.

## XI.

**N**OUS avons achevé l'histoire proprement dite de la littérature catholique avant Jésus-Christ. Nous avons admiré le livre de Dieu, nous avons étudié les livres des hommes : ceux des historiens, des philosophes, des poètes. Notre tâche est loin d'être terminée. Il importe que nous tentions ici un généreux effort en faveur d'une méthode encore bien nouvelle de critique



littéraire, que nous appelons la méthode de l'Art comparé. Cette étude doit être et deviendra bientôt l'indispensable complément de toute histoire littéraire.

Nous l'avons déjà montré : la Parole n'est qu'un des modes de l'Art ; la Peinture, la Musique, la Sculpture, en sont d'autres. Peut-on se flatter de connaître l'histoire intellectuelle d'un peuple quand on ne connaît que sa parole ? Teuton, d'après cette seule étude, affirmer quel a été l'idéal de ce peuple, quelle a été sa manière de concevoir et d'atteindre le Beau, quelle traduction enfin il a donnée à tous les sentiments de l'âme humaine ? Pourquoi mépriser ainsi, à l'avantage de la parole, ces autres traductions de nos sentiments que la peinture jette sur la toile et la sculpture sur le marbre ? Ce fut un crime de séparer absolument l'histoire de l'art de l'histoire de la littérature. L'éloquence et la poésie d'un peuple sont dans un merveilleux accord avec son architecture et sa musique. Ici, tout se tient, tout s'enchaîne. Si je n'ai pas vu les temples de l'Égypte, je ne saisirai pas bien la philosophie de ce peuple étrange. Le Parthénon m'aide singulièrement à comprendre Euripide et Platon. De même, dans les temps modernes, les cathédrales du treizième siècle, leurs vitraux, leurs statues sont l'explication figurée et vivante de toute la littérature, de toute la théologie de cette époque. Au lieu de séparer ces études, réunissons-les au contraire en une forte et indissoluble unité. Et que bientôt il y ait dans nos collèges, ou tout au moins dans nos facultés, une Chaire de littérature et d'art comparé.

Nous essaierons d'indiquer ici, sans sortir de notre sujet, le plan général qui pourrait être suivi. Il faudrait, pensons-nous, étudier l'un après l'autre tous les sentiments de l'âme humaine, et citer, en les commentant, toutes les interprétations qu'en ont données tour à tour les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les orateurs et les poètes de toutes les nations et de tous les siècles. Il s'agirait pour nous d'interroger ici ceux qui ont précédé la venue de Jésus-Christ.

Une telle méthode ne sera bien comprise que par un exemple.

Malheureusement, dans l'antiquité, le champ de l'art comparé est bien loin d'être aussi vaste que dans les temps modernes. Deux éléments capitaux nous manquent presque absolument : la peinture et la musique. La sculpture, qui a présenté au temps une résistance plus victorieuse, est à peu près le seul art dont il nous soit permis de comparer les monuments à ceux de la parole. Essayons néanmoins cette comparaison qui, pour être moins vaste, n'en sera peut-être pas moins attrayante.

Prenons comme sujet la victoire de Dieu (ou celle d'un Dieu) contre ses ennemis ; et esquissons un chapitre qui pourrait recevoir ce titre : « Dieu vainqueur ».

Nous avons ici à rapprocher l'un et l'autre, nous avons à comparer une statue grecque, un fragment des épopées indiennes, un psaume de David.

La statue grecque est le célèbre Apollon du Belvédère, l'Apollon vainqueur, l'Apollon triomphant. Le dieu est tout éblouissant de jeunesse. Il lève un front qui paraît sûr de la victoire, avant même que le combat soit engagé. Cependant le combat s'engage : le voilà terminé. La flèche victorieuse vient d'atteindre le but de sa victoire : le monstre est vaincu et se tord, plein de rage et sans pouvoir se débarrasser de la flèche qui le tue. L'orgueil du vainqueur est un orgueil tellement élevé qu'il est tranquille. Apollon ne se pavane pas : il triomphe. Sa fierté se réfugie dans les coins de sa bouche dédaigneuse et dans le regard de ses beaux yeux. Il constate son triomphe plutôt qu'il n'en jouit. Et il attend l'occasion de triomphes semblables, sans les provoquer, et surtout sans les craindre.

Telle est, si nous ne nous trompons, l'analyse de ce chef-d'œuvre de la sculpture antique. Tout le génie grec est contenu et résumé dans ce marbre. Est-il nécessaire d'ajouter que cet art est tout matériel, et n'est pas l'art chrétien ? Il y aurait à faire une statue mille fois plus belle que celle de l'Apollon du Belvédère : ce serait celle du chrétien vainqueur de ses ennemis spirituels et triomphant du monstre infernal qui l'attaque. Mais revenons plus

directement à notre sujet, et voyons ce que le génie hindou peut opposer au génie grec.

Il s'agit de la célèbre victoire d'Hari, le dieu des dieux, contre l'Asura. Ce magnifique passage est tiré du *Bhagavata-Purâna*, et nous en empruntons la traduction à l'incomparable travail d'Eugène Burnouf, le plus grand de nos orientalistes.

Hari s'empara de son adversaire qui s'agitait en tous sens dans les douleurs de cette étreinte, et, le renversant sur la cuisse à sa porte du palais, il déchira en se jouant cette peau impénétrable à la foudre, comme Garulda déchire un serpent venimeux.

Roulant des yeux dont la fureur qui l'animait rendait l'aspect épouvantable, léchant de sa langue les coins de sa large bouche, Hari, avec sa tête entourée d'une crinière rougie par le sang qui en dégouttait, semblable au lion qui, après avoir égorgé un éléphant, s'est fait une guirlande de ses entrailles,

Quitta son ennemi dont il avait arraché le cœur avec ses ongles, et armé de la multitude de ses bras secondée par des griffes semblables à des glaives, il mit à mort les serviteurs de l'Asura qui, brandissant leurs armes, se levaient par milliers de toutes parts à la suite de leur maître.

Dispersés par les mouvements de sa chevelure, les nuages se dissipèrent ; les constellations furent privées de leur éclat par le feu de ses regards ; les océans s'agitèrent émus par son souffle ; effrayés par ses rugissements, les éléphants qui soutiennent le monde poussèrent des cris lamentables.

Le ciel rempli de chars divins bouleversés par sa crinière se déplaça ainsi que la terre écrasée sous ses pieds ; les montagnes furent renversées par la rapidité de sa course ; le ciel et les points de l'horizon cessèrent de briller à la vue de sa splendeur.

Le vainqueur entra ensuite dans l'assemblée, et, modérant sa splendeur, parce qu'il ne rencontrait plus d'ennemi, il s'assit sur le siège royal ; mais personne n'adressa la parole au maître furieux, dont le visage respirait la colère <sup>1</sup>.

Nous arracherons maintenant nos lecteurs au charme puissant de cette terrible poésie, et nous les transporterons dans le pays de la Vérité. Examinons comment cette conception d'un Dieu vainqueur, d'un Dieu triomphant, aura été interprétée par la poésie hébraïque, par cette poésie qui seule a eu l'étonnant privilège de n'être jamais au service de l'erreur. Nous allons être élevés à une distance infinie au-dessus du génie grec et du génie hindou. Nous rampions, nous allons voler.

La terre a été agitée, elle a tremblé.

Les racines des montagnes ont été ébranlées elles ont frémi d'effroi :

---

<sup>1</sup> Bhagavata-Purâna, VII (tome I, p, 85).

C'est que Jéhovah est irrité.  
 De ses narines s'élève la fumée de sa colère,  
 De sa bouche divine sort le feu ; L'incendie s'est embrasé soudain.  
 Dieu abaisse les cieux, il descend, Sous ses pieds sont les ténèbres.  
 Il s'est élancé sur les chérubins, il vole, Il vole sur les ailes du vent.  
 Il a fait sa citadelle des ténèbres,  
 Il les a déployées autour de lui comme une tente,  
 Il s'est enveloppé dans l'obscurité des eaux supérieures, dans les nuées.  
 Mais les nuées se fendent à cause de la splendeur de la présence divine. Il  
 en sort de la grêle et des charbons de feu.  
 Du haut du ciel, Jéhovah a tonné,  
 C'est la grande voix de Dieu qui retentit dans les nues, Il en sort de la grêle  
 et des charbons de feu.  
 Le Très-Haut a lancé ses flèches qui sont les éclairs, et ses ennemis ont été  
 dispersés,  
 Le divin archer les lance en plus grand nombre,  
 Et voilà les impies en déroute.  
 La terre est déchirée par la foudre : alors apparaissent les abîmes d'eau qui  
 sont dans ses profondeurs.  
 Alors sont mis à nu ses fondements.  
 Et qu'est-ce que tout cela ? C'est Jéhovah qui menace la terre, C'est la  
 colère de Jéhovah qui passe <sup>1</sup>.

Ainsi pourrait se terminer le chapitre, que nous ayons voulu  
 esquisser, de ce livre sur l'art comparé. Tous pourraient être  
 conçus d'après la même méthode, et nous voulons laisser à nos  
 lecteurs le délicat plaisir de trouver eux-mêmes cent  
 comparaisons analogues. Le champ est vaste, les horizons sont  
 séduisants, le voyage est beau. Puissent-ils se mettre vaillamment  
 en chemin, et aller rendre une visite à toutes les littératures, à  
 toutes les poésies des anciens peuples. Et ,puissent-ils, après les  
 avoir longuement comparées les unes avec les autres, s'arrêter  
 enfin dans la poésie et dans l'art de la Vérité, c'est-à-dire à  
 Jérusalem, dans le temple où éclatent les cantiques du roi-  
 prophète sur les lèvres des ancêtres du Christ !

---

<sup>1</sup> Psaume XVII, traduction nouvelle.

## XII.

Nous en arrivons maintenant à la troisième et dernière partie de cette *Histoire de la littérature catholique avant Jésus-Christ*. Il ne sera pas inutile de faire ici une halte de quelques instants et de saisir par le regard tout l'espace que nous avons parcouru.

Après avoir, en d'indispensables prolegomènes, établi clairement quel est le sens des mots *Art*, *Parole* et *Style*, nous sommes entrés en notre sujet et avons présenté à nos lecteurs une division générale de l'Histoire que nous entreprenions. Nous avons montré qu'avant comme après Jésus-Christ, il y avait eu dans le monde, même en dehors du peuple de Dieu, une littérature, un art véritablement catholiques, et c'est à l'étude de cette littérature et de cet art antérieurs au Calvaire, que nous avons jusqu'ici consacré notre attention. Déjà, deux parties de notre ouvrage sont esquissées : la première, que l'on pourrait intituler : « Histoire littéraire proprement dite ; » la seconde : « Art comparé. » Seule, la première de ces deux parties était assez vaste pour recevoir une division.

Nous y avons d'abord considéré le livre de Dieu, puis les livres des hommes ; et, parmi ceux-ci, nous avons tour à tour passé en revue les œuvres des philosophes, celles des historiens, celles des poètes, comme s'adressant à trois facultés de l'âme humaine, la raison, la mémoire et la sensibilité. Rien, ce semble, n'est plus clair que tout ce plan qui sera également adopté pour l'histoire des lettres chrétiennes après l'incarnation de Jésus-Christ.

Mais à cet édifice il faut un couronnement. Ce que nous avons dit jusqu'ici ne suffit pas à bien faire connaître la catholicité des littératures anciennes. Quelle que soit d'ailleurs l'étude d'histoire littéraire que l'on entreprenne aujourd'hui, nous pensons qu'il est bon de terminer son œuvre par un dernier livre intitulé : « *Examen des doctrines religieuses et morales* particulières à telle époque et à tel peuple. » A plus forte raison, devons-nous nous livrer à cet examen dans un travail qui embrasse, durant quarante ou cinquante siècles, l'histoire intellectuelle du monde entier.

Quel ordre suivre dans cette dernière partie de notre cours ?

Nous proposerions ici de parcourir tour à tour toutes les littératures de l'antiquité et d'examiner successivement, chez tous les peuples, l'expression de leur pensée sur la création, sur l'homme et sur Dieu. Nous aurions ainsi une série de chapitres intitulés : *Dieu, les Anges, l'Homme, l'Enfant, la Femme, l'Épouse, la Mère, le Prêtre, le Soldat, le Vieillard, la Nature, la Mort*, et, dans chacun de ces chapitres, nous citerions, en les reliant entre eux, les passages de tous les philosophes, de tous les historiens, de tous les poètes, qui pourraient nous donner une idée exacte de ce qui a été pensé ici-bas de plus rationnel, de plus noble, de plus catholique, sur chacun de ces importants sujets. Chateaubriand, dans son *Génie du christianisme*, a donné l'idée de ce plan qu'il s'agirait aujourd'hui d'élargir et de mettre en rapport avec les progrès surprenants de l'archéologie et de la critique historique. Il y aura sans doute quelque charme à entrer dans ces galeries, dans ce musée, et de contempler, reproduits par la main de tant de peintres qu'on se réjouira de comparer entre eux, le portrait de la Femme, celui de la Mère, celui du Soldat, et tant d'autres types immortels, qui ont toujours subsisté et ne périront jamais.

### XIII.

ENFIN, nous avons terminé, pour les temps qui précèdent Jésus-Christ, la tâche que nous nous étions donnée. Nous avons ébauché à grands traits une histoire des lettres catholiques avant la venue de « Celui qui devait venir » : nous avons hâte d'en venir aux siècles qui ont possédé la vérité, au lieu de soupirer vers elle. Car enfin, jusqu'ici, nous n'avons entendu que des soupirs ; nous n'avons constaté que des aspirations et des désirs mêlés de larmes ; nous avons vécu, même chez le peuple de Dieu, au milieu de demi-ténèbres qui nous font, de lassitude, jeter un grand cri vers la lumière. Nous avons assez de ces ombres traversées par hasard de quelque beau rayon, nous avons assez de la caverne de Platon. Le jour, le jour, nous voulons le plein jour !

Il semble que nous ayons uniquement assisté, jusqu'à cet instant, à une cérémonie du temple de Jérusalem et à un entretien de Platon au cap Sunium : et ces deux scènes, en effet, résument tout l'ancien régime de l'humanité. Qu'avons-nous entendu au cap Sunium ? Des paroles imagées, vives, harmonieuses, ardentes, où l'on préférerait la lumière à la nuit, mais sans bien connaître l'objet de cette préférence ; des paroles où l'on faisait un généreux appel à la conscience et à la raison, mais sans avoir le droit de compter pleinement sur l'objet de cet appel ; des paroles enfin où l'on se souvenait des traditions originelles, communes à toute l'humanité, mais sans bien préciser l'objet de ces salutaires souvenirs. Et qu'avons-nous vu sur la montagne de Sion ? Des autels en pierre sur lesquels on égorgeait des bêtes innocentes, avec la prévision que cet autel grossier et ce grossier sacrifice feraient place quelque jour à un autel spirituel, à un sacrifice infiniment plus pur et qui laverait l'humanité tout entière dans les flots d'un sang infiniment plus précieux.

Eh bien ! tout cela, en vérité, ne nous satisfait pas. Encore un coup, ce ne sont que des soupçons, et c'est de la certitude que nous avons besoin. Laissons, laissons la période des aspirations et des larmes : entrons enfin dans la période de la possession et de la joie. Nous allons maintenant étudier l'histoire de l'Art en des temps et chez des peuples qui ont plus parfaitement connu le Vrai, goûté le Beau et pratiqué le Bien. Et nous pouvons nous écrier avec un des plus grands poètes du moyen âge :

*Umbram fugat ventas,  
Vetustatem novitas,  
Luctum consolatio !*

## LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AVANT LE XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

### I. — Le Génie français.

ON a beaucoup disputé, beaucoup écrit sur le *génie* français. Il est en effet reconnu que chaque nation a son caractère particulier, sa tournure spéciale d'entendement et d'imagination, sa manière enfin de concevoir et d'exprimer le Beau. C'est Dieu qui a voulu cette admirable variété. Elle atteste hautement que le Beau est inépuisable. S'il y avait sur notre terre mille races différentes, leurs mille points de vue, très divers et en apparence opposés, ne nous donneraient pas de l'éternelle Beauté une idée suffisamment complète. Puis, quelle source délicate de jouissances, sans cesse nouvelles, pour l'esprit qui veut successivement connaître tous ces aspects si variés ; et comme Dieu est bon de n'avoir point *tourné* toutes nos intelligences de la même façon ! Il en est du Beau comme de ces nobles montagnes de la Suisse qui, sans doute, restent toujours les mêmes, mais qui, suivant le côté d'où on, les considère, paraissent tout autres aux yeux de cent voyageurs. J'ai vu le bel' Oberland changer ainsi de physionomie vingt fois en une journée. Le Beau, lui, est essentiellement *im* et invariable ; mais il a une multitude de faces qui ne se ressemblent point, et que, fort heureusement, nous ; ne pouvons voir que l'une après l'autre.

L'esprit français se distingue par trois qualités essentielles qu'on ne trouve nulle part au même degré, et surtout qu'on n'a pas coutume de rencontrer à la fois dans le même entendement : il a le bon sens, il a la clarté, il a la rapidité. Il est rapide dans la conception, clair dans l'expression, solide dans le jugement. L'Allemand, l'homme du Nord, cherche encore quand le Français a trouvé ; il est nébuleux quand le Français est translucide, et son admirable bon sens est parfois obscurci par les nuages de sa pensée. Il est plus réfléchi et moins vif ; il a besoin de plus de préparation, et se trompe moins souvent ; mais, par malheur, quand il se trompe, c'est fort profondément, et ses erreurs sont



plus « essentielles ». Quant aux peuples du Midi, leur conception est plus rapide que la nôtre ; leur expression est plus poétique, plus brillante, plus sonore, mais quelquefois moins précise ; leur jugement enfin, est presque toujours moins sûr. Entre ces deux races, nous nous tenons avec un ensemble de qualités qui est peut-être plus riche et plus heureux. Nous ressemblons à notre climat, qui participe un peu de ceux du Nord et du Midi : nous empruntons quelques traits aux qualités et aux défauts des races les plus opposées ; nous avons, par exemple, quelque chose du bon sens de l'Allemand et du *brio* de l'Italien. Il en est de même de notre cœur et de notre volonté. Dans notre cœur, la vivacité, la joie et le dévouement sont les qualités dominantes ; dans notre volonté, c'est l'entrain : ce mot dit tout. Parmi les peuples du Nord, on aime plus solidement ; on aime plus follement parmi ceux du Midi ; mais on ne poussera nulle part le dévouement aussi loin que chez nous. Plusieurs nations sont aussi braves que nous le sommes ; aucune ne l'est de la même façon, aucune ne combat avec un élan plus discipliné, et nous le ferions bien voir. Mais, ce qui nous caractérise par dessus tout, c'est notre ardeur de prosélytisme : il semble que, dans la longue histoire des missions catholiques, la première place nous appartient sans conteste. Ce prosélytisme, nous le portons d'ailleurs dans tous les domaines de la pensée ; nous aimons en toutes choses à « pousser notre pointe » chez les autres races et à leur imposer notre manière de voir, même quand elle est fautive. Je ne pense pas qu'aucune nation soit plus *influyente* que la nôtre, et trois ou quatre fois déjà, en moins de mille ans, elle a imposé ses idées au monde entier.

De graves défauts troublent l'harmonie de ces rares vertus : notre esprit est volontiers railleur, caustique, mordant, et, s'il faut tout dire, sceptique. Lorsque l'on suit d'un œil attentif la filière française (d'autres disent gauloise) dans l'histoire de notre littérature, on a la douleur de trouver tout un ensemble d'œuvres qui, à travers les siècles, offrent la même physionomie et ont conquis le même succès. Or, ces livres, auxquels on attribue le caractère le plus profondément national, sont surtout sceptiques et gouailleurs : tels sont, au moyen âge, les fableaux, les romans

d'aventures et cet abominable Roman de Renard, œuvre qui est tout près d'être infâme à force d'être « voltairienne ». Plus tard, c'est Rabelais, Montaigne, La Fontaine, Molière, Voltaire et Béranger. Je veux ici protester, de toutes les forces de ma voix et de mon cœur, contre ceux qui considèrent ces écrivains comme les véritables et les seuls représentants de l'esprit français. Je suis, par la grâce de Dieu, intimement convaincu que l'auteur inconnu de la *Chanson de Roland*, Villehardouin, Joinville, saint François de Sales, Bossuet, Chateaubriand et Lamartine, sont tout aussi français. Je me défie de cette ridicule et niaise épithète de *gaulois*, et pour tout au monde je ne voudrais pas en être affublé. Mais il est certain qu'il y a en France un courant français dont Molière donne peut-être l'idée la plus complète, et que ce courant n'est pas vraiment chrétien. J'ai prononcé tout à l'heure le mot de scepticisme : il me paraît convenir aux illustres dont je viens de parler, et qu'après tout je sais admirer... comme ils le méritent.

Il ne manque point, parmi nous, d'historiens et de critiques qui rapportent à la race celtique toutes les qualités comme tous les travers de notre intelligence. Suivant ces juges étranges, nous serions encore aujourd'hui de véritables Celtes que le Christianisme, Rome et les Germains auraient à peine touchés et n'auraient point entamés. Tous les traits de notre physionomie, toutes les grandes figures de notre histoire seraient absolument « gaéliques ». Jeanne d'Arc est une gauloise : gardez-vous d'en douter ; M. Henri Martin, qui l'affirme, est un gaulois... bien que son premier nom soit d'origine germanique et le second d'origine latine. Singulière doctrine et que tout semble contredire, l'histoire et le bon sens ! Il est trop évident que notre civilisation tout entière se compose de quatre éléments distincts : celtique, romain, germanique et chrétien. Nous avons conservé, je le veux bien, le caractère général de nos premiers ancêtres, leur parole rapide et volontiers abondante, leur engouement, leur joie, leur pente à la raillerie, leur ardeur, leur impétuosité, leur courage. Le peu de documents authentiques qui sont parvenus jusqu'à nous *semblent* confirmer cette assertion. Mais les Romains nous ont communiqué aussi quelque chose de leur précision de juristes, de

leur force d'organiseurs, de leur discipline, de leur clarté, et ils nous ont fait présent de presque toute notre langue. Quant aux Germains, ils avaient à peu près les mêmes qualités que les anciens Celtes, et ils rajeunirent notre caractère : nous leur devons une partie notable de nos libertés du Moyen Age et de notre droit coutumier. Est-il besoin de dire tout ce que le Christianisme nous a apporté de logique, de vigueur, de bon sens, d'ardeur au prosélytisme et principalement de clarté ? Il importe singulièrement de tenir compte de tous ces éléments qui sont entrés en des proportions très diverses dans la composition de notre naturel français. C'est être par trop injuste de n'accorder d'importance qu'à un seul de ces éléments, et à celui-là même que nous connaissons le plus imparfaitement.

Quoi qu'il en soit, il faut s'attendre à ce que notre littérature reflète exactement la physionomie intime de notre intelligence. La littérature, ou pour mieux parler, l'Art, n'est pas, comme le XVII<sup>e</sup> siècle l'a cru, une petite amusaille inventée pour distraire les rois et les grands : c'est le miroir de la vie humaine, c'est sa photographie vivante. Si donc nous possédons le bon sens, la clarté, la rapidité, l'entrain, unis à quelque scepticisme et à je ne sais quel sel de plaisanterie peu attique, nous pouvons être sûrs que nous retrouverons le même caractère dans notre poésie, dans notre philosophie, dans notre art.

C'est ce que nous allons essayer de faire voir.

## II. — L'époque celtique.

LES archéologues établissent dans l'histoire de notre Architecture trois grandes périodes : *latine*, *romane* et *gothique*, qui paraissent se reproduire exactement dans l'histoire de notre littérature. Il nous semble qu'il y aurait tout - avantage à se servir de ces mots, dont le dernier sans doute est peu précis, mais qui sont généralement reçus et parfaitement compris dans notre langue. Toutefois, avant ces trois époques, il faut placer les temps celtiques, et, après elles, les quatre périodes de la Renaissance, des

XVII<sup>e</sup>, XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Telle est la division que nous adopterons.

On ne connaît guère la littérature celtique, et l'on sait de quelle persévérance méritoire sont obligés de faire preuve les philologues qui cherchent aujourd'hui à reconstruire cette langue si imparfaitement connue, et dont il nous est resté si peu de textes authentiques. Tout ce que l'on sait, c'est que la poésie des Gaulois fut sans doute leur seule littérature ; c'est que cette poésie était orale, didactique, mnémotechnique et sacerdotale. Les Druides paraissent en avoir été les seuls dépositaires, et l'on n'en a pu scientifiquement en reconstruire aucun chant. Mais quand l'influence romaine eut étouffé le druidisme, il ne resta de cette vieille poésie qu'un certain nombre de légendes religieuses et nationales, dont le recueil s'enrichit à travers les siècles et sur la date desquelles les érudits ne sont pas d'accord. Nous allons tout à l'heure constater leur influence dans les romans de la Table ronde.

Aucun peuple, d'ailleurs, ne s'est jamais laissé plus complètement et plus volontiers absorber par un autre peuple que les Celtes par les Romains. Ils se précipitèrent, ils se ruèrent dans la servitude et devinrent chez nous plus Romains que les Romains eux-mêmes. Ils mirent tout aux pieds de leurs heureux vainqueurs : leur religion, leur culte, leur langue, leurs mœurs, leur Liberté. Ils furent soumis, ils furent serviles. A la période celtique succède rapidement la période latine.

### III. — La période latine.

LA période *latine* de notre Histoire littéraire appartient presque tout entière au Christianisme. Ce qui relève un peu les Gaulois de leur abaissement aux pieds de Rome païenne, c'est leur soumission intelligente et méritoire aux pieds de Rome catholique. Il est, en effet, certaines conquêtes qu'il est honorable d'accepter et qu'on serait coupable de ne pas subir : telle fut celle de la Gaule par le Christ. Les nombreux martyrs gallo-romains, ceux de Lyon principalement, couvrirent de gloire toute notre

race, que trop de servilité politique avait déshonorée. Une noble et brillante littérature vint alors s'épanouir sur un sol qui semblait condamné à la stérilité, et c'est surtout la langue latine qui fut appelée à être l'expression vivante du génie gallo-chrétien. Le type le plus parfait de cette nouvelle littérature, c'est saint Hilaire de Poitiers, c'est ce grand défenseur de l'orthodoxie contre toutes les hérésies de son temps. Qui pourrait dire ce que serait devenue la Gaule sans les œuvres de cet adversaire de l'Arianisme, et si la conversion de Clovis, plus d'un siècle après, eût été réellement possible ? Ce qu'il y a de certain, c'est que la langue de ce docteur de l'Église est ferme, claire, logique ; mais ce qu'il y a de non moins évident, c'est qu'elle ressemble étrangement à la langue des autres Pères de l'Église latine. Si parmi les poètes nous choisissons Fortunat pour exemple, nous serons légitimement amenés à faire la même remarque. Les vers de Fortunat sont élégants et d'une lecture aimable ; mais il est facile de se persuader qu'ils n'ont rien d'original, et que les jolis distiques de l'évêque de Poitiers auraient pu tout aussi bien être écrits dans toute autre partie de l'ancien Empire. L'originalité : voilà ce qui manque aux meilleurs esprits de cette période encore trop peu connue. Il est vrai que ce défaut est racheté par la haute portée religieuse de cette littérature uniquement préoccupée du Christ et consacrée à l'Église. Il est vrai que ces poètes, ces philosophes et ces historiens, qui n'ont pas de traits saillants dans l'intelligence, nous ont enfantés à la véritable Lumière, et qu'à cause de ce grand bienfait, nous pouvons leur pardonner l'uniformité d'un style où le génie individuel n'a pas assez de place. Mais encore ont-ils été trop loin. Rien de plus beau, sans doute, que les poèmes de saint Avit sur les commencements du monde et la chute originelle et ils mériteraient, à notre gré, d'être mis, dans nos collèges, aux mains de nos enfants ; mais c'est, en définitive, une copie trop visible de l'antiquité classique. Plusieurs siècles après, Alcuin, les yeux fixés sur les mêmes modèles, méritera encore le même reproche, et ce sera le caractère des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, comme celui des IV<sup>e</sup>, V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles de notre ère. Les vers surtout sont un calque servile de ceux de Virgile ou d'Ovide. Quant à la prose, on ne saurait en

général lui adresser la même critique ; elle est plus chrétienne, plus indépendante de l'antiquité, qu'elle ne veut pas imiter d'aussi près et à laquelle elle est parfois supérieure. Elle possède la clarté et la précision ; mais, du reste, elle est à peu près la même en Italie, en Espagne et en Gaule. Nous ne saurions trop le répéter : c'est l'originalité qui fait défaut.

Cependant, quelques symptômes de réaction se font sentir. La race celtique n'est pas tellement anéantie que son esprit et ses légendes ne puissent traverser victorieusement ces siècles difficiles, et cependant ce n'est pas de là que viendra la littérature de l'avenir. Non, ce sera de l'élément germain. Les Barbares, peuples jeunes et fougueux, ne se sont pas anéantis devant la civilisation latine. Ils ont beaucoup emprunté à Rome ; mais il est deux choses qu'ils ont voulu garder avec une rigueur jalouse : leur droit et leur poésie. Leurs lois seront bientôt la base de notre droit coutumier ; quant à leur poésie, essentiellement nationale et religieuse elle deviendra la source de notre grande épopée française du Moyen Age, de nos Chansons de Geste, de notre *Roland* et de notre *Aliscans*. Pendant toute la période latine on a chanté des poèmes en tudesque, que Charlemagne se donnera plus, tard la peine de réunir en un corps d'ouvrage ; on n'a pas tardé durant la même époque, à chanter des poèmes analogues en langue romane. Mais alors même que la langue n'est pas la même, l'esprit et la nature de ces chants sont germaniques. Charlemagne, dont nous venons de prononcer le nom, est celui qui peut-être a le mieux compris les besoins de la littérature en son temps. Il aime passionnément la belle langue latine et les traditions de l'antiquité ; il imite les anciens, et même il les copie ; mais en même temps il écrit une grammaire tudesque et rassemble avec sollicitude les chants nationaux de la race germanique : *Barbara et antiquissima carminna scripsit memoriaque mandavit* <sup>1</sup>. C'était se montrer intelligent jusqu'au génie, et, il est regrettable que ce grand exemple n'ait pas été mieux suivi.

---

<sup>1</sup> Eginhard, Vitez Caroli, Llagni, cap. XXIX.

Quoi qu'il en soit, lorsque nous arrivons au Xe siècle, nous avons affaire à des idiômes puissants, qui, parlés depuis quelques centaines d'années, ont enfin conquis leur forme presque définitive. Nous sommes en présence de la langue romane du Nord et de celle du Midi. Toute la littérature changera dès que ces deux langues, au lieu d'être uniquement parlées, seront écrites. Le latin sera de plus en plus abandonné. Une inévitable originalité éclatera dans notre poésie d'abord, puis dans notre prose véritablement transformée. Nous ne serons plus les copistes de l'antiquité ; nous serons nous, c'est-à-dire la France. La langue classique elle-même subira l'influence vivante de notre langue et de la nouvelle littérature. Tout va rajeunir, tout rajeunit déjà, *revirescunt omnia*.

Malgré l'existence de quelques poésies françaises évidemment antérieures à l'an mille, et bien qu'il y ait eu avant cette date une tendance notable à une littérature nationale, nous ne pensons pas que l'époque *romane* proprement dite ait commencé avant le XI<sup>e</sup> siècle. C'est alors que la France, ne craignant plus la fin du monde, se couvre, comme le dit Raoul Glaber, « de la robe blanche des églises ; » c'est alors surtout qu'elle donne la parole à ses poètes et leur dit : Chantez en ma langue. » Et ils chantèrent.

#### IV. — La Renaissance du XI<sup>e</sup> siècle et l'âge roman.

L'ÉPOQUE latine laissait un bel héritage aux siècles romans. Quelle qu'ait été, en effet, la profondeur de la décadence romaine, un nouveau principe triomphait depuis mille ans dans cette littérature trop oubliée : c'était le principe chrétien. L'âme avait détrôné les sens, l'esprit, régnait. Les petites et mesquines idées de l'antiquité, qui, sauf cette glorieuse exception, Platon, avaient seulement considéré l'Art comme la plus noble de toutes les voluptés, ces idées n'avaient plus cours. On ne consentait plus à aspirer vers le Beau que pour faire triompher le Vrai ; on ne se consumait plus dans les laborieuses et inutiles recherches d'un style harmonieux et parfait : on tenait uniquement à exprimer avec netteté une pensée que l'on

consacrait toute à Dieu. Toutefois, il était à souhaiter que la beauté de la forme vînt un jour s'unir à cette beauté du fond, et qu'un grand style fût un jour l'expression adéquate de la grande pensée chrétienne. Par malheur le Moyen Age ne devait que rarement connaître cette harmonie si désirable, et, pendant longtemps encore, l'Antiquité devait avoir sur nos siècles chrétiens cette supériorité de la forme qu'on a trop vantée, mais dont il faut faire estime.

Pendant, sur toute la surface de la France, on peut constater l'accélération d'un grand mouvement. Notre langue est presque mûre. Chantée, parlée depuis de longs siècles déjà, elle peut désormais être écrite ; elle l'est. Il ne nous reste guère des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles que la charmante cantilène de sainte Eulalie et les poèmes de Clermont ; mais, au XI<sup>e</sup>, nous possédons les plus magnifiques monuments, et voici la *Chanson de Roland*.

La première poésie qui naît au sein d'un peuple primitif, c'est la poésie épique : or, les Français de l'an mille peuvent, par de certains côtés, être considérés comme un peuple primitif. Ce sont les invasions, ou, pour dire le vrai mot, ce sont les Germains qui leur ont donné ce caractère, et, quoi qu'on en ait dit, notre Épopée est d'origine barbare, C'était une race chanteuse que celle de ces envahisseurs : le vieil Empire, lui, ne chantait plus depuis longtemps, et les Gallo-Romains, dépouillant de plus en plus leur nature celtique, chantaient moins que d'autres. Mais les Germains, race brutale et amoureuse du sang répandu, possédaient de toute antiquité certains poètes guerriers, ceux-là même dont Charlemagne recueillit les œuvres. Ils continuèrent à chanter sur le sol qu'ils avaient conquis ; ils le firent dans leur langue d'abord, puis dans celle que les vaincus leur imposèrent, et qui était le roman ou le français. Leurs héros étaient ceux de la patrie ; l'éternel sujet de leurs chants était la guerre. Les érudits reconnaissent aujourd'hui que l'époque Mérovingienne eut ses épopées ; mais Charlemagne parut, et fonda décidément la poésie nationale en lui fournissant, dans sa vie, un sujet digne d'elle.

Pendant toute la seconde race, les épiques se groupèrent autour de certains héros et de certaines familles de héros : c'est ce



qu'on appelle des cycles ou des gestes. Le plus important de tous les cycles, chez nous, c'est celui de Charlemagne, et la *Chanson de Roland* en est le type le plus parfait. C'est un poème de quatre mille vers décasyllabiques, assonancés par la dernière voyelle, d'une versification et d'une langue véritablement primitives. Mais, sous ce grossier vêtement, que de beautés ! Pour la première fois, le Christianisme éclate dans une épopée sincèrement populaire et tout à fait spontanée. Il se donne librement carrière : il élève, il transfigure tout. Charles et son neveu Roland sont des héros qui ont cent coudées de plus que ceux de l'antiquité ; ils ont l'âme plus large, la vue plus longue ; ils sont plus naturels, plus *hommes*, et cependant ce sont des géants. Ils ne combattent plus pour de petites causes, pour d'étroites patries ; non, mais pour Dieu. Inaccessibles à la mollesse, ils laissent à peine quelque place auprès d'eux à la femme qui d'ailleurs, dans nos plus anciennes Chansons, est virile et sait rudement supporter le malheur. Une seule pensée les anime durant leur vie qui dure cent ans : c'est celle d'écraser les Infidèles et de chasser cette race maudite des frontières de la chrétienté délivrée. Vaincue à Roncevaux, la France nous apparaît plus grande dans sa défaite que dans ses triomphes, et la mort de Roland est le plus sublime épisode de toute notre épopée nationale. Mais, au reste, cette défaite fut effacée par cent victoires.

Autour de la geste du Roi, autour de ce centre glorieux se forment d'autres cycles. Il convient de citer en première ligne les poèmes consacrés à ce Guillaume d'Orange, qui peut passer pour le Charlemagne du Midi : *Aliscans* n'est pas loin d'égaliser la *Chanson de Roland*, et c'est ainsi que deux défaites ont inspiré à nos trouvères leurs deux plus beaux, leurs deux plus célèbres ouvrages. Un troisième grand cycle c'est celui de Doon, où éclatent les deux rébellions d'Ogier et de Renaud de Montauban. Mais de tous côtés et dans chacune de nos grandes provinces, on voit se constituer des gestes qui en raison même de leur origine, méritent le nom de provinciales : c'est *Girars de Roussillon* et *Aabri le Bourgoing*, ce sont les *Lorrains*, c'est *Raoul de Cambrai* et vingt autres romans qui ont un sincère parfum d'antiquité. Enfin, le XI<sup>e</sup>

siècle ne s'écoulera point sans que les Croisades aient donné naissance à un dernier cycle, qui ne sera ni le moins étendu ni le moins glorieux.

En résumé, la France possède à l'époque romane une véritable épopée que la Renaissance n'a pas voulu connaître et devant laquelle elle a, de parti pris, fermé les yeux. Quand Voltaire a prétendu que les Français n'ont jamais eu la tête épique, il a avancé une proposition qui est prouvée par la *Henriade*.

#### V. — Transition entre l'âge roman et l'époque gothique.

IL est temps de faire halte au milieu du moyen âge, et de nous demander « quels étaient alors les types de la littérature romane ». Prenons le règne de Philippe-Auguste pour le théâtre de cette halte. C'est bien là — dans l'histoire littéraire, mais non pas dans l'art — le moment précis de la transition entre l'âge roman et l'époque gothique.

Commençons par l'Épopée.

A la fin du XII<sup>e</sup>, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, nos épopées nous apparaissent sous la forme de longs couplets monorimes, d'un nombre indéterminé de vers, tantôt alexandrins et tantôt décasyllabiques, et qui sont munis de césures soit après la sixième, soit après la quatrième syllabe sonore. A l'assonance par la dernière voyelle a succédé la rime. D'ailleurs, ces romans épiques ont déjà reçu de singuliers développements ; ce sont déjà, en plus d'un cas, des *rifacimenti*, des remaniements, des délayages. Si les poèmes du commencement du XII<sup>e</sup> siècle renfermaient quatre mille vers, vous pouvez être certains que ceux du temps de Philippe-Auguste en contiendront près de huit mille. Tout est plus littéraire et plus long, moins héroïque et moins sublime. Le type, c'est notre version d'*Aspremont* que nous voudrions résumer ici en quelques mots...

Charlemagne tient sa cour à Paris, un jour de la Pentecôte ; six rois le servent, splendeur sans pareille, et le grand empereur fait ses largesses à tout le monde chrétien. Tout à coup, au milieu de

cette sorte d'adoration muette et de cette apothéose anticipée, on entend un grand bruit. C'est un Sarrazin ; c'est l'ambassadeur du roi Agolant qui vient solennellement défier Charlemagne au nom de son maître ; il est lui-même stupéfait de la grandeur du roi chrétien et songe intimement à se convertir. Quant au fils de Pépin, il contient sa colère et jette son cri de guerre. Peu de temps après, à la tête de sa grande armée, il passait à Montloon, se dirigeant vers les Alpes : Roland n'avait encore que douze ou quinze ans, mais c'était déjà Roland. C'est en vain qu'on veut l'enfermer au château de Laon : il tue son *portier* et rejoint l'armée de son oncle. La guerre commence : elle est longue, elle est rude. Par bonheur, le vieux Girard de Fraite, qui est le type du vassal sans cesse révolté, s'est enfin décidé à faire acte de féauté et à secourir son seigneur Charles. Mais les deux héros, c'est le jeune Yaumont, fils du roi païen Agolant, et Roland, neveu de l'empereur de Rome. Le poète s'est même permis, par un vol sans pudeur, de calquer servilement son personnage d'Yaumont sur le type de Roland à Roncevaux. Les deux héros en viennent aux mains, comme il s'y fallait attendre, et le jeune Français conquiert enfin son *adoubement*, sa chevalerie, en donnant le coup mortel au jeune païen que plaignent sincèrement tous les lecteurs de la chanson. Une dernière bataille s'engage entre les deux armées, entre les deux religions, entre les deux races ; l'archevêque Turpin porte entre ses mains le bois de la vraie croix, qui tout à coup, comme un autre soleil, lance d'immenses rayons sur tous les combattants ; saint Georges et saint Maurice se mêlent aux soldats chrétiens, montés sur de beaux chevaux blancs ; Agolant est tué, les Sarrazins mis en pièces, leurs femmes baptisées, et le fils du roi de Hongrie, Florent, reçoit le royaume de Pouille et de Calabre. Le poème se termine par de nouveaux blasphèmes du vieux Girard qui prend de nouveau son allure de rebelle et menace une dernière fois Charlemagne et l'Église... Et tel est le type des Chansons de geste au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle.

D'autres romans, cependant, faisaient aux Chansons de geste une concurrence redoutable : on les appelait dès lors les Romans de la Table-Ronde. Leur origine est celtique. Il est aujourd'hui

prouvé que les Bretons insulaires et ceux du continent possédaient des traditions légendaires, et qu'ils chantaient ces légendes nationales et religieuses ; mais il paraît également certain qu'aucun de ces chants n'est textuellement parvenu jusqu'à nous. C'est la période celtique. Vers la fin du X<sup>e</sup> siècle, un chroniqueur du nom de Nennius, fit entrer dans le domaine de l'écriture et de l'histoire un certain nombre de ces contes, dont nous ne possédons plus l'original. « C'est là (comme le dit l'un des historiens les plus autorisés de notre littérature nationale), c'est là qu'est nommé pour la première fois Arthur, qui est, non pas un roi, mais un chef militaire et le vainqueur des Saxons en douze combats. » L'œuvre de Nennius, cependant, n'aurait pas eu une profonde influence, si elle n'avait été exploitée et développée au XII<sup>e</sup> siècle par Gaufrei de Montmouth dans son *Historia regum Britannie*. Ce Gaufrei n'a pas inventé la gloire d'Arthur qui était avant lui le centre des contes et des chants Bretons ; mais il a fait de cet Arthur le conquérant de l'Europe et le vainqueur de Rome, qui, après avoir épousé la belle Guanhumara, est trahi par son neveu Modred et qui, mortellement blessé dans une bataille contre ce traître, est transporté dans l'île d'Avalon où il vit encore en compagnie des fées <sup>1</sup>. A la période latine succède la période romane, et c'est alors que la légende bretonne va successivement se diviser en plusieurs cycles qu'il importe de connaître. Gaufrei avait donné dans son *Historia* une place considérable à l'enchanteur Merlin et à ses prophéties qu'il avait audacieusement fabriquées. Ce fut là comme un cycle nouveau ; mais l'*Historia* elle-même avait rapidement conquis une belle popularité, et on la traduisit plusieurs fois en notre langue. Le Brut de Wace fut, en 1155, une de ces traductions libres ou imitations intelligentes : c'est dans le *Brut* qu'on trouve la première mention de cette fameuse Table-Ronde où s'assoient « en parfaite égalité » les meilleurs chevaliers de la cour d'Arthur. A côté de ces longs poèmes, les *lais*, petites compositions plus parfaites et d'un parfum plus antique, mettent en lumière un nouveau personnage,

---

<sup>1</sup> Pour tout ce qui concerne la Table-Ronde, voy. Gaston Paris, Littérature française au moyen âge, p. 87 et ss.

Tristan de Laonnois, ce fiancé d'Iseut qui mourut avec elle. Nous n'avons pas cependant parlé encore du Saint-Graal, dont les origines celtiques sont assez mal connues, mais qui finit par se transfigurer en un vase sacro-saint qui, entre les mains de Joseph d'Arimathie, aurait servi à recueillir sur le Calvaire le sang libérateur de l'Homme-Dieu. Tous ces cycles — ceux d'Arthur, de Merlin, de la Table-Ronde, de Tristan et du Saint-Graal, — étaient et demeurèrent assez longtemps indépendants l'un de l'autre. Un homme d'esprit et de talent conçut l'idée de donner à la plupart d'entre eux l'unité qui leur manquait et d'en faire une synthèse. Cet audacieux fut le poète franc-comtois Robert de Boron, qui, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, rattacha le Graal au cycle d'Artur en écrivant une trilogie dont les trois parties portent ces titres significatifs : « *Joseph d'Arimathie, Merlin, Perceval.* » Par malheur, tous les poèmes qui ont pour objet le Saint-Graal ont eu cette étrange destinée de n'être pas achevés. On ne sait, d'ailleurs, ce qu'est devenu ce précieux réceptacle du sang divin, et plusieurs chevaliers se sont mis vaillamment à sa recherche : c'est Perceval, c'est Gauvain, c'est Lancelot, et voilà pour ainsi dire, trois cycles nouveaux, trois derniers cycles...

La forme de ces poèmes de la Table-Ronde est toute différente de celle de nos Chansons de geste. Ce sont des vers de huit syllabes à rimes plates, légers, rapides, sautillants. Rien de primitif, rien de grossier dans ces légendes d'origine celtique, qui sont romanisées et christianisées au point d'être méconnaissables. Chrétien de Troyes est le plus parfait de ces poètes de la nouvelle école qui furent plus amusants que les vieux trouvères, et par conséquent plus recherchés, surtout par les femmes. Rien n'égale l'élégance de l'auteur de *Perceval* et du *Chevalier au lion* : c'est un charme qui a le seul défaut de durer trop longtemps. La langue est pure et limpide ; le style excellent : la grâce domine. Dans la plupart de ces romans, nous assistons tout d'abord à quelque banquet d'Arthur et de ses chevaliers : un inconnu, revêtu d'armes étranges, se présente soudain et défie quelqu'un des barons du Roi : il est vainqueur et se précipite dans les aventures. Ce ne sont désormais que châteaux mystérieux, dames inconnues,

enchantelements de tout genre ; les fées pullulent, et le héros parvient enfin « à épouser une jeune fille qui lui apporte en dot un royaume » ... Et tel est, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, le type de nos romans de la Table-Ronde.

Tout à côté des romans de la Table-Ronde, il faut citer les romans d'aventures, qui ont généralement reçu la même forme littéraire et dont le sujet est souvent emprunté à quelque vieux conte, véritablement universel, qui se retrouve chez tous les peuples. C'est la *Manekine*, c'est l'histoire touchante de cette femme vertueuse qui ne veut pas se remarier, que l'on condamne à être brûlée vive, et au lieu de laquelle on brûle un mannequin. C'est *Merangis de Portlesguez*, par Raoul de Houdan ; c'est *Blanche d'Oxford* et *Jehan de Dammartin* ; c'est surtout ce charmant poème de *Flore et Blanche fleur*, c'est la légende si touchante de ces deux enfants qui s'aiment tendrement, qui ont été nourris et élevés ensemble. Mais hélas ! quand Flore revient de Montoire où il a été faire ses études, on le conduit à un tombeau magnifique : « Blanche fleur est morte, lui dit-on, et c'est là qu'elle repose. » Et Flore, à cette nouvelle, de sentir qu'il va mourir, qu'il meurt. Cependant il se défie de cette mort de son amie à laquelle il voudrait ne pas croire : il ouvre le tombeau, et le trouve vide. C'est alors que, comme un chevalier errant, il se lance à la recherche de sa fiancée. Ses voyages furent longs, et rudes furent ses peines ; mais il eut la joie de retrouver enfin sa Blanche fleur à Babylone... Et tel est, sous le règne de Philippe-Auguste, le type des romans d'aventures.

A la même époque circulaient avec une vogue encore puissante, plus d'un roman tiré de l'antiquité, tel que l'*Alexandre* dont la rédaction originale remonte aux premières années du XII<sup>e</sup> siècle. L'*Alexandre* se transforma plus tard en une véritable chanson de geste, pour laquelle on composa des suites trop nombreuses et trop longues. Benoît de Sainte-More fut attiré par d'autres épisodes de l'antiquité grecque et, sur le modèle des romans d'aventures, composa les *Romans de Thèbes*, de *Troie* et de *Eneas*. Il est d'ailleurs aisé de voir que le moyen âge, qui n'a

jamais eu le sentiment de la couleur locale, n'a jamais compris l'antiquité.

Le détestable mouvement des fableaux ne prit une accélération notable que sous le règne de saint Louis. Il est néanmoins certain qu'on en composait dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle et que les plus anciennes branches de *Renart* remontent au même temps. Les contes pieux avaient cependant beaucoup plus de vogue, et Gautier de Coincy, né en 1177 et mort en 1236, contribua à leur assurer pour longtemps une puissante popularité. Les *Miracles de Notre-Dame*<sup>1</sup> sont un type auquel on peut ramener de nombreuses compositions de la fin du XII<sup>e</sup>, du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle. Écoutez la traduction d'un de ces charmants récits : « Je vous veux conter un beau miracle sur un humble moine. Simple était, et simplement servait Dieu. Ce n'était pas un grand clerc comme était saint Anselme. Le *Miserere* et les Sept Psaumes, qu'il avait appris d'enfance, il les disait par bonne créance, selon sa simple intention ; mais il était très dévot à la Mère de Dieu, qu'il aimait fort : à nu-genoux il la priait, tout en pleurant par maintes fois. Il était cependant tout angoissé en son cœur et tout troublé, parce qu'il ne savait aucune prière pour faire spécialement mémoire de la Dame de Gloire. Il y pensa si longtemps qu'il en trouva une de sa façon. Il prit cinq lettres, M A R I A, et eut assez d'intelligence pour attacher un psaume à chacune des lettres de ce mot. Il n'y chercha d'autre philosophie, et au nom de la Vierge Marie, qu'il aimait et tenait chère, il faisait souvent cette prière. Ces psaumes, il les savait fort bien. C'était *Magnificat, Ad Dominum, Retribue, In convertendo et Ad te levavi*. Tant que dura sa vie il récita cette psalmodie en l'honneur du doux nom très saint. Et quand il plut à Dieu de faire venir sa fin, il advint un bien beau miracle après sa mort. Car dans sa bouche on trouva cinq fraîches roses, claires, vermeilles, feuillues, comme si on venait de les cueillir. Ce miracle nous fait voir bien clairement combien est aimable et débonnaire la douce Mère du Roi de gloire. »

---

<sup>1</sup> Réédité et disponible aux ESR

Et tel est le type des contes pieux durant les premières années du XIII<sup>e</sup> siècle.

Chose étonnante, notre poésie lyrique fut aussi peu primitive, aussi quintessenciée, aussi fausse que notre épopée était naturelle, spontanée et vraie. Les provençaux y furent nos maîtres. Race élégante, molle, efféminée, sentant encore la décadence romaine à laquelle elle était restée fidèle, elle eut quelques poètes énergiques et batailleurs comme Bertrand de Born ; elle eut quelques satiriques passionnés et violents comme Pierre Cardinal ; mais elle posséda surtout cent beaux diseurs de fadaïses, cent beaux faiseurs de madrigaux obscurs et monotones. Parmi les trois mille chansons des troubadours qui nous sont restées, on en peut compter plus de deux mille consacrées à de faux sentiments, artificiellement et péniblement amoureuses, froides, ennuyeuses, énigmatiques, médiocres. Les poètes du Nord n'imitèrent que trop servilement cette servile littérature. Sans doute, on pourrait composer une belle Anthologie avec leurs chansons guerrières et religieuses ; sans doute, on peut retenir quelques rudes accents de Thibaut de Champagne et surtout de Queues de Béthune. Mais, somme toute, cette poésie n'avait rien de naturel, rien de vrai. Elle méritait de mourir, elle est morte.

Pendant, si nous entrons un jour de fête dans quelque église du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle, nos regards y sont frappés d'un étrange spectacle. La liturgie y a presque partout revêtu le caractère dramatique, et les prêtres sont devenus les acteurs de ces drames vivants qui s'appellent la *Nativité*, l'*Épiphanie*, le *Sépulcre*, la *Résurrection*. Tout est encore latin dans ces œuvres primitives, et ce sont les paroles mêmes de l'office sacré qui en composent uniquement le texte vénérable. Ces deux clercs en vêtements blancs que vous voyez là-bas représentent les deux anges du tombeau, et ce prêtre est le Christ ; ces trois autres qui se penchent sur le sépulcre représentent les trois Maries. La prose *Victima paschali* est chantée par ces personnages qui se répondent. C'est un Mystère...

Eh bien ! ces Mystères liturgiques, qui sans doute sont dérivés des anciens Tropes, ces Drames naïfs sont l'origine de notre



théâtre. La langue vulgaire y pénètre dès le XII<sup>e</sup> siècle : témoin le beau draine d'*Adam* et le chant *des Vierges folles*...

Au sein de l'Église, d'ailleurs, la période latine semble s'être pacifiquement continuée. Il n'y a pas eu chez elle de rupture, de solution de continuité, de nouvelle ère ; mais le mouvement des intelligences s'y est particulièrement activé. Dégagée des entraves féodales, justement enrichie par les restitutions de ces seigneurs qui l'avaient ruinée aux siècles précédents, sentant enfin que l'avenir lui appartient, l'Église frappe alors de son pied divin le sol de la France : un grand génie en sort, saint Bernard. Il a la fougue disciplinée qui est le propre de notre race ; il a l'ardeur, il a l'amour, il a le style. Sa belle langue latine, si claire, abonde en antithèses et surtout en images ; son raisonnement est revêtu d'une forme littéraire qu'il n'a jamais cherchée, et il est par là supérieur aux grands scolastiques du XIII<sup>e</sup> siècle. A côté de lui, deux grands hommes se tiennent qui ne sont français que par adoption, c'est saint Anselme, c'est Hugues de Saint-Victor. Le premier est celui qui a donné le signal de la grande régénération théologique ; c'est le plus aimant et peut-être le plus hardi de tous les saints. Quant à Hugues, il est la plus illustre figure de cette célèbre École victorine qui a eu l'immense mérite d'être encyclopédique et de donner à son siècle tout entier et aux suivants la passion de l'encyclopédie. Sans Hugues de Saint-Victor, nous n'aurions peut-être possédé ni saint Thomas d'Aquin ni saint Bonaventure.

L'Histoire, pendant les XII et XIII<sup>e</sup> siècles, est une sœur de la théologie et parle latin comme elle. Le sentiment de la réalité devient plus vif, le goût de la légende s'affaiblit. De belles chroniques latines, rédigées avec la tranquille passion de la vérité, sortent de presque toutes les abbayes de ce temps. Parmi tous ces annalistes, ceux des Croisades se distinguent par une plus grande hauteur de vues, par la vivacité d'un récit plus dramatique. Mais enfin l'Histoire se sent plus forte, elle peut marcher seule, elle répudie la langue latine, elle ouvre ses lèvres, elle parle français. Son premier essai est un chef-d'œuvre. Cet historien au rude langage, cet Hérodote, c'est notre Villehardouin. On ne connaît

pas assez ce grand homme dont nous aurons lieu de reparler plus loin. Les Français n'estiment pas assez cet historien très français, et il en est beaucoup qui ont lu Thucydide et n'ont pas ouvert la *Conquête de Constantinople...*

Nous arrivons à l'époque gothique.

## V. — L'époque gothique.

C'EST le XIII<sup>e</sup> siècle qui a le plus vivement attiré les regards et le plus aisément conquis l'enthousiasme des érudits contemporains ; c'est à lui qu'on a voulu rapporter tout l'honneur de cette réconciliation encore toute récente de l'esprit français avec le moyen âge mieux connu. Il ne faut pas s'en étonner : c'est certainement l'heure la plus éclatante, la plus radieuse d'une époque si longtemps laissée dans les ténèbres : tant de lumière devait un jour triompher des aveuglements les plus opiniâtres.

Au sommet de ce siècle se tient saint Louis, qui mérite en vérité de lui donner son nom : saint Louis, type incomparable de justice et de grandeur, de courage et de sainteté, modèle des rois chrétiens, arbitre de l'Europe, politique habile parce qu'il n'eut d'autre politique que l'honneur et la bonne foi, soldat de l'Église, confesseur et martyr. Sur d'autres trônes brillent alors d'aussi lumineuses vertus ; il y a un saint Ferdinand en Espagne, une sainte Élisabeth en Allemagne. Les Papes de ce temps ont une taille de géants : Innocent III est véritablement le roi du monde chrétien, et le centenaire Grégoire IX résiste avec des ardeurs juvéniles aux envahissements de Frédéric II. Cependant, on entend partout le bruit délicieux des Universités qui parlent le langage de la science chrétienne ; les écoles s'ouvrent partout ; l'ignorance s'enfuit, mais à pas encore lents. Les ouvriers et les marchands, dans un mouvement qui remonte à deux cents ans, s'organisent partout en corporations auxquelles il faut accorder de larges libertés. De grandes bibliothèques se forment de toutes parts ; les copistes ont de la besogne, grâce à Dieu, et reproduisent allègrement les chefs-d'œuvre antiques ou chrétiens. La passion de la science, et de la science encyclopédique, dévore

tous les bons esprits qui deviennent de plus en plus nombreux. L'humanité sainte et savante se divise alors en deux grands groupes qui ne doivent plus jamais se réunir, se fondre entièrement. D'une part, sont les esprits mathématiques, exacts, lucides, qui ne veulent que de la vérité déduite par d'invincibles raisonnements, par de savantes et irréfutables déductions ; à leur tête brille la robe blanche de saint Thomas, et l'ordre de Saint-Dominique marche aux premiers rangs de ce bataillon glorieux qui trouve dans Aristote non pas un appui nécessaire, mais un allié précieux. D'un autre côté sont les esprits ardents, contemplatifs, aimants, qui lèvent leurs regards vers le ciel pour y trouver Dieu dans l'amour, dans l'extase, dans la vue face-à-face ; à leur tête est la robe grise de saint Bonaventure, et l'ordre de Saint-François semble former le noyau de cette autre école qui n'est pas sans avoir quelque lien avec l'école platonicienne. L'art, cependant, continue sa marche en avant. Grâce au système de l'arc-boutant, qui, découvert au XII<sup>e</sup> siècle, est d'un emploi universel au siècle suivant, les cathédrales peuvent atteindre le ciel ; au lieu de la pénible ornementation des Romains, on voit l'imitation exacte de la nature triompher dans tous les édifices gothiques, et les feuillages de la vigne ou du lierre remplacer les acanthes défigurés. Beauvais, Paris, Amiens, Le Mans, Strasbourg bâtissent leurs sublimes basiliques. La sculpture, qui est véritablement notre art national, taille l'admirable portail de Saint-Etienne à Notre-Dame de Paris, et les belles statues en grès rouge de Strasbourg. La peinture, avec Cimabué, se sépare de Byzance, et, avec Giotto, va s'en affranchir tout à fait ; les manuscrits s'ornent de miniatures encore grossières, mais qui le sont de moins en moins. La musique trouve un jour le *Dies iræ*, et un autre jour le *Stabat*. Les poètes n'abdiquent pas : les troubadours et les trouvères chantent toujours, les uns au midi, les autres au nord de la France ; mais c'est de l'Italie que va venir la grande lumière. Saint François d'Assise donne le ton : « L'amour m'a mis dans le feu, s'écrie-t-il, l'amour m'a mis dans le feu de l'amour ; » l'école franciscaine imite, sans les égaler, les accents de celui qui arrêta la fureur des loups et faisait des sermons aux petits

oiseaux. Enfin, Dante va naître, Dante qui, par ce seul début d'un de ses petits poèmes : « *Morte villana, di pietà nemica, — Di dolor madre antica,* » montre la force nouvelle du véritable style, fait sentir la valeur d'un mot mis à sa place et ouvre l'ère littéraire des temps modernes. Rien, rien n'a manqué au XIII<sup>e</sup> siècle : il a possédé l'épanouissement de la politique chrétienne ; il a vu de grands papes donner la main à de grands rois ; il a connu la beauté encore toute nouvelle des associations ouvrières ; il a eu tout à la fois le géant de la déduction, saint Thomas, et le géant de la contemplation, saint Bonaventure ; il a vu tomber les roses miraculeuses de la robe de sainte Élisabeth, qui embrassait les lépreux ; il a cueilli les fleurs de la vraie poésie sur les lèvres du Bienheureux d'Assise ; il a fait entrer de fortes et pieuses générations dans la nef de cent cathédrales nouvelles, resplendissantes d'or et de vitraux. Quel siècle, quel siècle du moyen âge lui pourrait être légitimement comparé ?

Voilà ce que disent les admirateurs du temps de saint Louis, et volontiers ma voix leur fait écho. Toutefois, et pour ne parler aujourd'hui que de notre littérature nationale, je pense qu'il y aurait peut-être quelque exagération à aller plus loin dans la voie de ces éloges, et, pour dire nettement toute ma pensée, je me persuade que le XII<sup>e</sup> siècle est, parmi nous, véritablement supérieur au XIII<sup>e</sup>. Mais il convient de développer cette pensée, qui, d'ailleurs, commence à devenir celle de la plupart des historiens et des critiques...

Je consens donc à voir dans l'admirable règne de saint Louis le sommet incontesté de la politique chrétienne, mais à la condition toutefois de remarquer qu'un de ses contemporains s'appelait Frédéric II ; que déjà le roi de France lui-même, ce roi si catholique, était entouré de légistes païens. et que son propre petit-fils, quinze ans après sa mort, en plein XIII<sup>e</sup> siècle, fut l'un des souverains les plus césariens, les plus absolutistes, les plus ennemis de l'Église et de la vraie liberté. Personne n'admire plus que moi le génie universel d'un Innocent III et la fermeté sublime d'un Grégoire IX : personne ne reconnaît plus volontiers leur évidente influence sur les hommes et sur les choses de leur

## TABLE DES MATIÈRES

<b>LA LITTÉRATURE CATHOLIQUE AVANT JÉSUS-CHRIST.....</b>	<b>5</b>
I.....	8
II.....	10
III.....	12
IV.....	13
V.....	14
VI.....	15
VII.....	16
VIII.....	21
IX.....	25
X.....	28
XI.....	32
XII.....	37
XIII.....	38
<b>LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AVANT LE XVII<sup>E</sup> SIÈCLE.....</b>	<b>40</b>
I. — Le Génie français.....	40
II. — L'époque celtique.....	43
III. — La période latine.....	44
IV. — La Renaissance du XI <sup>e</sup> siècle et l'âge roman.....	47
V. — Transition entre l'âge roman et l'époque gothique.....	50
VI. — L'époque gothique.....	58
VII. — La Renaissance.....	70
VIII. — Ronsard.....	73
IX. — Montaigne et Rabelais.....	76
X. — Jugement sur la Renaissance.....	78
X. — Caractère général du XVII <sup>e</sup> siècle.....	79
<b>L'IDÉE POLITIQUE DANS LES CHANSONS DE GESTE.....</b>	<b>83</b>
I.....	83
II.....	91
III.....	99
IV.....	107
V.....	114
VI.....	118
<b>L'IDÉE RELIGIEUSE DANS L'ÉPOPÉE FRANÇAISE.....</b>	<b>121</b>
I. — Introduction. — Objet de cette étude.....	121
II — Idée de Dieu d'après nos Chansons de geste.....	122

III. — Comparaison entre la théodicée d'Homère et celle de nos épopées. ....	126
IV. — Comparaison entre la théodicée de nos Chansons de geste et celle des Épopées indiennes. ....	131
V. — Idée de Jésus-Christ d'après nos Chansons de geste. ....	134
VII. — Du sentiment de la nature dans l'Épopée française. ....	146
VIII. — Du surnaturel et du merveilleux dans la poésie épique. — Deux écoles en présence. ....	148
IX. — Du surnaturel dans les Épopées françaises. — La Vierge Marie, les Anges, les Démons, les Saints. ....	155
X. — Du culte et de la prière dans nos Chansons de geste. ....	163
XI. — Notion de l'Église. — Le Pape. ....	171
XII. — L'évêque. — Le prêtre. ....	179
XIII. — Erreurs et superstitions. ....	185
XIV. — D'une grande erreur propagée par nos Chansons de geste. — Ce qu'il faut penser du baptême et de la conversion par force. ....	191
XV. — De l'élément religieux dans nos Chansons de geste. — Résumé analytique et conclusion générale. ....	197
<b>UN POÈTE AU XII<sup>E</sup> SIÈCLE ADAM DE SAINT-VICTOR. ....</b>	<b>204</b>
I. ....	204
II. ....	208
III. ....	211
IV. ....	212
V. ....	215
VI. ....	218
VII. ....	222
VIII. ....	223
<b>UN JOURNALISTE AUX IV<sup>E</sup> SIECLE EUSTACHE DESCHAMPS. ....</b>	<b>230</b>
I. ....	230
II. ....	231
<b>LES ORIGINES DU THÉÂTRE MODERNE. HISTOIRE DES MYSTÈRES. ....</b>	<b>238</b>
I. — La poésie dramatique est postérieure à la poésie lyrique et à l'épopée. ....	238
II. — Origines liturgiques du théâtre. — Le théâtre grec pris pour type. ....	239
III. — Sévérités de l'Église contre le théâtre païen. ....	241
IV. — Origines du théâtre moderne. — Caractère dramatique du christianisme. ....	242

V. — Les véritables origines du théâtre moderne sont liturgiques. — Les Tropes.....	244
VI. — Des six transformations successives des drames liturgiques. ....	248
VII. — Première époque. — Mystères du premier degré. ....	248
VIII. — Mystères du second degré. ....	250
IX. — Mystères du troisième degré.....	252
X. — Deuxième époque : ses caractères généraux. — Mystères du quatrième degré.....	253
XI. — Mystères du cinquième degré.....	254
XII. — Mystères du sixième et dernier degré. ....	260
XIII. — Les Mystères français et leur influence.....	262
XIV. — De la mise en scène des Mystères latins et, tout d'abord, du moment où ils se célébraient. ....	264
XV. — Où se représentaient les Mystères ?.....	265
XVI. — Mise en scène proprement dite.....	266
XVII. — Déclamation mimique. ....	271
XVIII. — Musique. ....	271
XIX. — Personnages.....	272
XX. — Costumes.....	273
XXI. — Conclusion.....	273

<b>UNE QUESTION CATHOLIQUE ET NATIONALE LES CLASSIQUES. ....</b>	<b>276</b>
I. ....	276
II.....	281
III.....	284
IV.....	287
V.....	290

<b>UN ART CATHOLIQUE ET NATIONAL. ....</b>	<b>295</b>
I. ....	295
II.....	295
III.....	296
IV.....	297
V.....	298
VI.....	300
VII.....	303
VIII.....	304
IX.....	308
X.....	311
XI.....	312
XII.....	315

XIII. ....	317
XIV. ....	318
XV. ....	319
XVI. ....	321
<b>UN ROMAN ET UN DRAME DU MOYEN AGE. ....</b>	<b>323</b>
I. — Le Roman. Les quatre fils Aymon. ....	323
II. — Le drame. Le Mystère du siège d'Orléans. ....	333
<b>LES LIVRES POPULAIRES CHRÉTIENS.....</b>	<b>341</b>
<b>DEUX GRANDS CATHOLIQUES DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE.....</b>	<b>346</b>
I. — LOUIS VEUILLOT.....	346
II. DOM GUÉRANGER.....	350
<b>LE STYLE DES MÈRES. ....</b>	<b>367</b>
I.....	367
II.....	368
III.....	374
<b>LE STYLE DES SAINTS.....</b>	<b>376</b>
I.....	376
II.....	377
III.....	380